

P121
.S38
1918

MIT LIBRARIES



3 9080 02170 9206

LA STRUCTURE LOGIQUE DES MOTS

DANS LES LANGUES NATURELLES,
CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE DE SON
APPLICATION AUX LANGUES ARTIFICIELLES

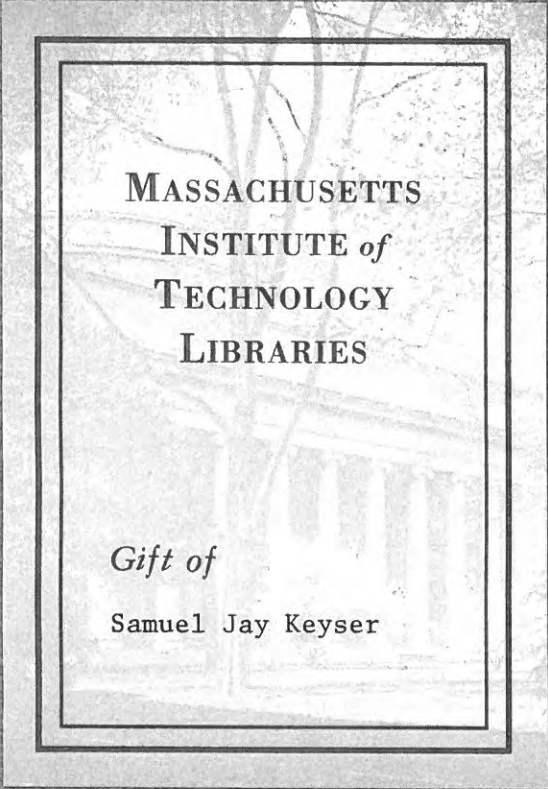
PAR

RENÉ de SAUSSURE

Ancien élève de l'École Polytechnique de Paris,
Ph. D. and Fellow by courtesy of the Johns Hopkins University,
Lauréat de l'Institut de France.

*„Une analyse exacte de la signification
des mots ferait mieux connaître que toute
autre chose les opérations de l'entendement.”*
LEIBNITZ.

Librairie A. LEFILLEUL
Christoffelgasse — Berne
1919



MASSACHUSETTS
INSTITUTE of
TECHNOLOGY
LIBRARIES

Gift of

Samuel Jay Keyser

LA STRUCTURE LOGIQUE DES MOTS

DANS LES LANGUES NATURELLES,
CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE DE SON
APPLICATION AUX LANGUES ARTIFICIELLES

PAR

RENÉ de SAUSSURE

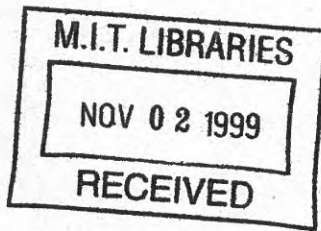
Ancien élève de l'École Polytechnique de Paris,
Ph. D. and Fellow by courtesy of the Johns Hopkins University,
Lauréat de l'Institut de France.

*„Une analyse exacte de la signification
des mots ferait mieux connaître que toute
autre chose les opérations de l'entendement.“*
LEIBNITZ.

IMPRIMERIE BÜCHLER & CIE, BERNE
1918

P121
1538
1918

M.I.T. LIBRARIES - RETROSPECTIVE COLLECTION



LA STRUCTURE LOGIQUE DES MOTS

dans les langues naturelles,
considérée au point de vue de son
application aux langues artificielles.

Préliminaire.

Les idées développées dans le présent essai ont été en partie déjà exposées dans une publication antérieure, parue sous le titre de *Principes logiques de la formation des mots*.¹

Au lieu de publier aujourd'hui la deuxième partie de ce travail, il m'a paru préférable de refondre le tout en un seul article, plus condensé et mieux ordonné. Je profite de cette occasion pour faire quelques remarques préliminaires, qui m'ont été suggérées par la lecture des compte-rendus auxquels ma première brochure a donné lieu.

Les linguistes considèrent généralement les faits linguistiques au point de vue historique, évolutif, tandis que mon but est d'étudier la structure des mots dans les langues considérées à une époque donnée de leur existence. Une telle étude appartient plutôt au domaine du logicien qu'à celui du linguiste; seule la matière qui entre en jeu est la même.

Ainsi, par exemple, lorsque j'admets que les éléments simples (racines ou affixes), qui entrent dans la composition des mots, sont des éléments *invariables*, cela ne signifie pas que ces éléments sont invariables dans le temps,² mais que, dans une langue considérée à une époque donnée, ces éléments restent les mêmes lorsqu'on les transporte d'un mot dans un autre. Ceci revient à dire que, par exemple, le mot *grand* reste toujours le même mot-adjectif, qu'on le considère soit comme mot autonome,

¹ Genève, 1911. Librairie Kündig.

² Comme me le faisait dire l'auteur du compte-rendu de ma brochure, paru dans le *Journal de Genève* du 20 novembre 1911.

soit comme faisant partie des mots *grand'eur*, *grand'ir*, *s'd'grand'ir*, *grand'duc*, etc. Cette remarque est importante : elle montre par exemple, que des verbes comme *couronn'er*, *bross'er*, *clou'er*, etc., ne sont pas des verbes simples comme *frapp'er*, *écri're*, etc., mais de vrais mots composés, formés d'un substantif (*couronne*, *brosse*, *clou*, etc.) et d'un affixe verbal (*er*) ; en d'autres termes, dans le verbe *frapper* l'idée verbale pénètre non seulement la désinence *er*, mais aussi le radical *frapp*, tandis que dans le verbe *couronn'er* l'idée verbale est contenue *exclusivement* dans la désinence *er* (tout comme elle est contenue uniquement dans le dernier élément *essen* du mot allemand *Abendessen*). Telle est l'interprétation qu'il faut donner au principe de l'invariabilité des éléments, énoncé à la page 10 sous le n° 7. Ce principe, du reste, revient à considérer les langues naturelles (y compris le français) comme des langues où les mots composés et les mots dérivés sont formés par la soudure d'éléments *invariables* et *indépendants* les uns des autres, éléments qui sont de véritables mots, puisque chacun d'eux est le signe d'une idée qui lui est propre.

On voit qu'il n'est pas question ici d'étymologie ; du reste il semble qu'actuellement les linguistes eux-mêmes admettent l'existence de deux sortes de recherches en linguistique. C'est du moins ce qui ressort clairement de l'article écrit par Monsieur A. Oltramare¹ à propos du *Cours de linguistique générale*² de mon frère Ferdinand de Saussure :

... „les historiens du langage, dit l'auteur de cet article, n'ont fixé que l'évolution de certains faits isolés ; les grammairiens se sont contenté de déterminer dans la langue ce qui est correct et ce qui ne l'est pas ; les phonologues ont seulement observé le mécanisme de l'instrument vocal... Comment découvrir ainsi les lois universelles du langage ? — En divisant la difficulté, répond F. de Saussure ; en étudiant la langue non seulement dans son histoire, mais surtout dans son état actuel ; en coordonnant les données de faits linguistiques simultanés. Il faut donc distinguer deux sortes de recherches : l'étude de l'évolution et celle d'une période donnée ; il y a deux linguistiques : l'une est *diachronique* (évolution), l'autre est *synchronique* (état). La première détermine comment les vocables se substituent les uns aux autres dans le temps ; elle conditionne la seconde dialectique, qui décrit les rapports de termes contemporains les uns des autres.“

Et Monsieur Oltramare ajoute :

„C'est dans le domaine de la linguistique synchronique que F. de Saussure innove radicalement. L'analyse doit ici être subjective : elle ne s'occupe que des faits perçus par la conscience de la moyenne des sujets parlants. Un mot comme *enfant* doit y être considéré comme un bloc indivisible, alors que l'analyse objective, en usage dans la diachronique, eût décomposé le même terme (*en'fant*) et l'eût rapproché de *in'fans* (non doué de la parole)“.

¹ Voir la *Semaine littéraire* du 27 mai 1916, p. 258. Genève.

² Oeuvre posthume, publiée par les soins de messieurs Ch. Bally, professeur, et A. Sechehaye, privat-docent, à l'Université de Genève. Librairie Payot, Lausanne, 1916.

J'avais fait moi-même la même remarque à propos du mot *musique*¹ (*mus'ique*, ancien adjectif de *muse*) que l'on doit considérer actuellement comme un mot simple substantif, donnant naissance lui-même à de nouveaux adjectifs, tels que *music'al*, *music'ien*, etc., où le radical *music* joue le rôle d'un élément simple.

D'une manière générale, on peut dire que tous les mots composés tendent à devenir simples, car tout mot en évoluant tend à perdre sa signification primitive et à en acquérir une nouvelle, qui n'est par conséquent plus conforme à sa structure ; mais cette évolution n'empêche pas l'analyse logique des mots en linguistique synchronique, parce qu'elle est très lente ; on peut même dire, qu'elle est négligeable pour tous les mots composés qui rentrent dans un type général. Ainsi les mots tels que *beau'té*, *plén'itude*, en français, *equal'ity*, en anglais, *Schön'heit*, en allemand, etc., forment toute une catégorie de mots dont la structure est encore aujourd'hui exactement la même que celle des mots latins correspondants *ver'itas*, *pulchr'itudo*, etc. ; leur signification, est bien restée conforme à leur structure, puisque les suffixes *ité*, *itude*, *heit*, etc., expriment tous l'idée substantive générale de „chose (en général)“, „chose abstraite“, et que tous les mots que nous venons de citer sont bien destinés à représenter, sous la forme d'une chose abstraite („beau'té“), une idée adjectivale („beau“), qui par elle-même n'est pas une chose.

Dans un court compte-rendu² que Monsieur le professeur Meillet a bien voulu faire de mon premier travail, je trouve la remarque suivante : „M. R. de Saussure, dit-il, recherche non ce qui est, mais ce qui doit être.“

Si c'est là une critique, je puis répondre que les grammairiens font à peu près la même chose, puisqu'ils déterminent dans la langue ce qui est correct et ce qui ne l'est pas. Mais tandis que le grammairien se place au point de vue de l'usage établi dans une langue particulière, nous nous plaçons au point de vue international des langues en général, et nous recherchons, parmi toutes les formes existantes, celles qui ont un caractère incontestable de généralité. En tout cas, la remarque faite par Monsieur Meillet est intéressante, et elle nous donne l'occasion de préciser l'objet que nous avons en vue : c'est par la constatation de ce qui est général dans les langues naturelles que nous trouverons ce qui doit être dans une langue artificielle pour que son mécanisme se rapproche le plus possible de celui des langues naturelles.

Evidemment, les lois générales sont aussi difficiles à percevoir dans les faits linguistiques que les lois de la physique dans les phénomènes biologiques ou physiologiques, à cause de la complexité et de la variabilité des organismes vivants ; mais cela ne veut pas dire que ces lois n'existent pas ; le tout est de les découvrir sous l'apparente complexité des formes.

Dira-t-on, par exemple, qu'il n'existe pas de loi de numération dans les langues naturelles, parce que certains noms de nombres, comme *onze*, *douze*, *treize*, etc., n'ont pas leur forme régulière (*dix-un*, *dix-deux*, *dix-trois*, etc.) ? ou parce que d'autres ont pris des formes excep-

¹ Voir *Formation des mots*, p. 120.

² Voir les Mémoires de la Société de linguistique, 1911, Paris.

tionnelles, comme *soixante-dix, quatre-vingt*, etc.? Evidemment non. Il est clair que si quelques nombres font exception à la règle, cela vient uniquement de la fréquence de leur emploi, qui les a détériorés en vertu de la loi du moindre effort.¹ Mais la loi de numération n'en existe pas moins et la preuve, c'est qu'on la trouve encore intacte dans certaines langues, comme l'albanais, où elle a conservé une forme absolument régulière:

1 (*nje*), 2 (*dú*), 3 (*tri*), 4 (*kater*), 5 (*pés*), 6 (*kjast*), 7 (*stát*), 8 (*lét*), 9 (*nánt*), 10 (*diét*); 11 (*diét e nje*), 12 (*diét e dú*), 13 (*diét e tri*), 14 (*diét e kater*), etc.; 20 (*dú-diét*), 21 (*dúdiét e nje*), 22 (*dúdiét e dú*), etc.; 30 (*tri-diét*), etc.; 40 (*kater-diét*), etc., etc.

Ainsi c'est bien ce qui „est“ généralement dans les langues naturelles, et en particulier en albanais, qui conditionne ce que „doit être“ le système de numération dans une langue artificielle.

De même, pour juger de la structure des mots dans une langue artificielle, il est nécessaire d'étudier d'abord cette structure dans les langues naturelles. Mais cela ne signifie pas que dans ces dernières tous les mots composés suivent la loi générale, ou qu'ils aient tous une signification conforme à leur structure. Dans le *Cours de linguistique générale* cité plus haut, l'auteur (parlant des langues naturelles) fait remarquer avec raison (p. 187) que les mots sont des signes linguistiques plus ou moins *motivés*; entre le signe tout à fait arbitraire et le signe tout à fait motivé il y a des degrés. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que les signes *arbitraires*, ou *immotivés*, sont les mots simples qui servent de point de départ à la formation des mots composés (comme en algèbre des lettres arbitraires *a, b, x, y*, etc. servent de point de départ aux formules); que les mots *complètement motivés* sont les mots composés qui ont une signification conforme à leur contenu, et que les mots *partiellement motivés* sont ceux dont la signification n'est que partiellement expliquée par leur contenu.²

Les différentes langues naturelles sont plus ou moins riches en mots complètement motivés. Pour dégager les lois générales de la formation des mots, on devra donc s'appuyer de préférence sur les langues qui, comme l'allemand, sont riches en mots de cette espèce. C'est ce que nous ferons dans le présent essai, parce que nous avons l'intention d'appliquer ensuite ces lois aux langues artificielles, et il est bien évident qu'une langue artificielle sera d'autant plus à la portée de tout le monde, qu'elle sera plus riche en mots motivés, car alors le

¹ Ces exceptions n'infirmant pas la loi générale; elles sont dues uniquement à l'intervention d'autres causes entrant en conflit avec cette loi. On peut comparer la loi générale à un système de tranchées défensives dans l'art militaire: un tel système est établi suivant un plan logique et ce plan logique subsiste alors même que d'autres causes, par exemple une attaque ennemie, en aurait détruit une partie.

² L'expression *complètement motivé* ne doit pas être prise dans un sens absolu, car un mot composé n'est jamais la description complète d'une idée; il exprime seulement, par une sorte de logique différenciative, ce en quoi cette idée diffère des autres de même espèce. On peut dire qu'un mot est *complètement motivé* lorsqu'il satisfait aux deux principes de nécessité et de suffisance, exposés à la page 13.

nombre des signes arbitraires de la langue, c'est-à-dire le vocabulaire des mots simples que l'on est obligé d'apprendre par cœur, sera réduit à un minimum. L'exemple, choisi plus haut, du système de numération dans les langues naturelles est tout à fait frappant: en albanais, tous les noms de nombres sont entièrement motivés, à l'exception des nombres 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 100, 1000, etc., qui sont immotivés; en français, outre les nombres précédents, le nombre 20 est immotivé; les nombres 13, 14, 15, 16, 30, 40, 50, etc. ne sont que partiellement motivés; en allemand, la numération est encore moins bonne: certains nombres, comme *dreizehn*, sont bien complètement motivés, mais il le sont à rebours de la loi générale, et il en résulte que des noms de nombre à structure semblable, comme *dreizehn* et *dreihundert* n'ont pas du tout des significations semblables. Cette remarque est importante, car elle montre qu'en étudiant la structure des mots dans les langues naturelles, on pourra rencontrer dans telle ou telle langue particulière des exceptions à la loi générale; mais ces exceptions n'infirmant pas la règle, si l'on se place au point de vue des langues en général, ou, si l'on veut, au point de vue international.

En résumé, si nous adoptons le terme de *lexicologique* pour désigner les langues riches en mots immotivés et celui de *grammatical* pour désigner celles qui sont riches en mots motivés,¹ nous arrivons à cette conclusion qu'une langue artificielle doit être construite sur le type „grammatical“ et qu'elle est capable de réaliser ce type infiniment mieux qu'aucune langue naturelle, puisque dans une langue artificielle rien n'empêche de réduire au minimum le nombre des mots immotivés, et de remplacer tous les mots qui ne sont que partiellement motivés par des mots qui le sont entièrement, comme nous le verrons au second chapitre.

R. de S.

¹ Voir le *Cours de ling. gén.* déjà cité, pag. 189.

J. W.
anti
etc.

CHAPITRE PREMIER.

La structure logique des mots
dans les langues naturelles.

§ 1. Principes généraux.

A. Définitions.

1. *Un mot est le signe usuel au moyen duquel on exprime une idée.* — Faire l'analyse d'un mot, c'est rechercher l'idée exprimée par ce mot. Au contraire, faire la *synthèse* d'un mot, c'est construire le mot qui doit évoquer une idée donnée. L'analyse est donc faite par le lecteur ou l'auditeur, tandis que la synthèse est faite par l'écrivain ou l'orateur.

2. *Un mot simple est un mot qui ne contient qu'un seul élément* (ex.: maison). — Il existe trois espèces de mots simples ou éléments: les mots *racines* ou mots autonomes (ex.: **homme**); les mots *préfixes* qui se placent avant une racine (ex.: **re** dans **re'tirer**); enfin les mots *suffixes* et les mots¹ *désinences*, qui se placent après une racine (ex.: **iste** dans **violon'iste**; **er** dans **couronn'er**).

En général, les affixes (préfixes, suffixes ou désinences) ne sont pas des mots autonomes; cependant les préfixes-prépositions, comme **sous** dans **sou'tirer**, et certains suffixes, comme **full** dans le mot anglais **beauti'ful**, sont des mots autonomes.

3. *Un mot composé est un mot formé par la soudure de plusieurs mots simples ou éléments* (ex.: **hum'an'ité**, **steam'ship**, etc.). — Il n'y a pas de différence essentielle entre un mot „composé“ de plusieurs mots autonomes, comme **Schreib'tisch**, et un mot „dérivé“ d'un mot autonome par l'adjonction d'affixes, comme **grand'eur**, **couronn'er**, **hum'an'ité**, etc. On peut donc considérer tous les mots dits „dérivés“, comme des mots „composés“ par soudure. Ainsi, dans l'analyse des mots, il ne faut pas dire que **couronn** est le

¹ Nous prenons le mot „mot“ dans le sens d'*unité significative*. Voir la définition ci-dessus (N° 1).

radical du verbe **couronner**, mais que **couronn** est un substantif, qui avec l'affixe verbal **er** forme le verbe **couronner**.¹

4. *On nomme pléonasme la répétition de la même idée au moyen de mots superflus.* — En général, les pléonasmes n'ont pas d'utilité et ne font qu'alourdir l'expression (ex. : le mot allemand **Prinz'ess'in** contient un pléonasme, puisque les suffixes **ess** et **in** expriment tous deux la même idée féminine). Toutefois, comme les pléonasmes ne modifient pas la signification du mot ou de la phrase qui les contient, on les emploie souvent pour renforcer l'idée à exprimer (ex. : **non, non!** est une expression plus forte que simplement **non!**).

Réciproquement, si à un mot (ou à une phrase) on ajoute un ou plusieurs mots, et que cette addition ne change pas le sens du mot (ou de la phrase) donné, on peut en déduire que les mots ajoutés forment un simple pléonasme, c'est-à-dire que l'idée qu'ils expriment était déjà contenue dans les données primitives.²

5. *On dit que deux mots sont synonymes lorsqu'ils évoquent la même idée, ou des idées presque identiques.* — La synonymie peut donc être traduite par le signe =, à condition de ne pas attribuer à ce signe une valeur aussi absolue qu'en mathématique (ex. : **bonheur** = **félicité**, signifiera simplement que ces mots sont des synonymes).

6. *La signification d'un mot est l'idée évoquée par ce mot, tandis que son sens n'est que l'un des aspects opposés sous lesquels ce mot peut être considéré.* — Ainsi par exemple, tout mot peut être pris au sens *propre* ou au sens *figuré*; tout nom peut être pris au sens *concret* ou au sens *abstrait*, etc.

B. Analyse des mots.

7. *PRINCIPE DE L'INVARIABILITÉ DES ÉLÉMENTS.* *Tout élément simple (racine ou affixe) forme un tout invariable, qui a sa signification propre.* — Par exemple, dans les mots **grand, grandeur, agrandir**, etc., l'élément **grand** est toujours le même individu; le mot **grandeur** n'est donc pas un substantif simple comme **maison**; c'est un mot composé d'un élément adjectif, **grand**, et d'un élément substantif, **eur**.

8. *Un mot-racine exprime plutôt une idée particulière (ex. : éléphant), tandis qu'un mot-affixe exprime toujours une idée générale (ex. : le suffixe ine, dans héroïne, exprime l'idée*

¹ Cette remarque revient à dire que les langues dites à flexion sont en réalité des langues à soudure, lorsqu'on fait une analyse rationnelle de leurs mots.

² Cette remarque est importante et nous aurons plusieurs fois l'occasion de l'appliquer à l'analyse des mots.

générale du féminin). — Les affixes qui expriment les idées les plus générales sont ceux qui correspondent aux idées grammaticales de *substantif*, d'*adjectif* et de *verbe* (ex. : l'affixe-désinence **er** dans **couronn'er** exprime l'idée *verbale* générale; le suffixe **ain** dans **hum'ain** exprime l'idée *adjective* générale; le suffixe **eur** dans **grand'eur** exprime l'idée *substantive* générale); ces suffixes généraux peuvent donc aussi être considérés comme des désinences *grammaticales*.

Beaucoup de mots simples sont synonymes (ex. : **peur** = **crainte**). — Il y a aussi des suffixes synonymes (ex. : les suffixes **ité** dans **égal'ité**, **esse** dans **rich'esse**, **eur** dans **grand'eur**, etc., sont évidemment des synonymes; théoriquement ces suffixes sont interchangeables entre eux).

Enfin les mots simples ne sont pas tous des éléments indépendants les uns des autres. — Les idées qu'ils expriment forment des hiérarchies, qui procèdent du particulier au général. Ainsi, les mots **pomme** et **fruit** sont dépendants l'un de l'autre, en ce sens que l'idée particulière „*pomme*“ implique en elle-même l'idée plus générale de „*fruit*“; à son tour, l'idée évoquée par le mot **fruit** implique l'idée encore plus générale d'„*objet*“, de „*chose*“, c'est-à-dire finalement l'idée générale de „*substantif*“, de „*substance*“; en résumé, dans tout mot simple évoquant une idée particulière, comme **pomme**, se trouvent à l'état latent des idées plus générales, exprimables par d'autres mots, tels que **fruit**, **chose**, **substantif**. On n'ajoute donc rien à l'idée „*pomme*“ en lui accolant l'idée de „*fruit*“ ou l'idée de „*chose*“; en anglais, par exemple, on pourrait écrire **apple** = **apple'fruit**, ce qui montre que l'addition du mot **fruit** ne produit qu'un pléonasme (voir règle 4), c'est-à-dire que l'idée „*fruit*“ se trouvait déjà implicitement contenue dans le mot **apple**.

9. *Avant de faire l'analyse d'un mot on doit le débarrasser des pléonasmes inutiles qu'il peut contenir.* — Ainsi, par exemple, avant d'analyser le mot allemand **Prinz'ess'in**, on supprimera l'un des deux suffixes synonymes **ess** ou **in**.

10. *LOI DU RENVERSEMENT.* *Pour faire l'analyse d'un mot composé de deux éléments, on sépare ces éléments et l'on renverse leur ordre* (ex. : **survol** = „*vol sur*“; la forme **survol** est la forme synthétique, tandis que la forme „*vol sur*“ est la forme analytique). — On peut aussi énoncer la loi du renversement en disant que : *l'ordre analytique de deux éléments est inverse de leur ordre synthétique*; ou encore, que pour dessouder deux éléments réunis en un mot, il suffit de renverser leur ordre.

Cas logique d'exception. Il peut arriver toutefois (quand le premier élément du mot à analyser est une préposition, un nombre ou un verbe), que le second élément soit le *complément direct* du premier; dans ce cas, l'analyse consiste en une simple séparation des deux

éléments, sans renversement de leur ordre (ex. : **inter'règne** = „entre règnes“, parce qu'ici le mot **règne** est le complément de la préposition **entre**; ce cas d'exception est logique parce que les deux éléments **entre** et **règne** formaient déjà un seul tout avant même d'être réunis; au contraire, dans l'exemple **survol** = „vol sur“, il y a renversement parce qu'ici le mot **vol** n'est pas le complément de la préposition **sur**; les deux idées „vol“ et „sur“ représentent dans ce mot des idées autonomes et indépendantes l'une de l'autre.¹

11. Le procédé d'analyse qui consiste à séparer les deux éléments d'un mot composé (avec ou sans renversement) n'est pas toujours suffisant. *Pour pousser plus loin l'analyse, il faut mettre en évidence l'idée sous-entendue qui se cache dans la soudure entre les deux éléments du mot composé* (ex. : **Schreib'tisch** = „table [pour] écrire“, **steam'ship** = „bateau [mû par la] vapeur“, etc. — La nature de l'idée sous-entendue varie beaucoup d'un mot à un autre; toutefois, cette idée peut presque toujours être traduite par l'expression : „de l'espèce caractérisée par“ (ex. : **Schreib'tisch** = „table [de l'espèce caractérisée par] écrire“).

Dans le cas particulier des mots composés sans renversement, comme **inter'règne**, il n'y a pas d'idée sous-entendue dans la soudure entre les deux éléments, puisque dans ce cas le second élément est complément direct du premier.²

12. *Pour faire une analyse encore plus complète, il faut mettre en évidence les idées générales qui existent à l'état latent dans toute idée particulière.*³ — Ainsi pour analyser le mot **cheval**, on peut mettre en évidence une idée plus générale, telle que „quadrupède“, „vertébré“, „animal“, etc., qui est contenue implicitement dans l'idée „cheval“; on a alors les diverses possibilités d'analyse :

- cheval** = „quadrupède [espèce] cheval“,
- cheval** = „vertébré [espèce] cheval“,
- cheval** = „animal [espèce] cheval“, etc.

On a en effet, par la loi de renversement : „animal cheval“ = **horse'animal**; or, **horse'animal** n'est qu'une forme pléonasmatique de **horse**, comme **apple'fruit** de **apple**. On a donc bien le droit d'écrire : „animal cheval“ = **cheval**, ou réciproquement.

Remarque. Il faut bien faire la distinction entre les mots composés du type **Pferd'tier**, qui contiennent un pléonisme et les

¹ Pour les autres cas d'exceptions, voir p. 16.

² Par contre, dans la langue française, il y a toujours dans ce cas une idée sous-entendue avant le mot composé. Ainsi : **inter'règne** = [temps] entre règnes, **coupe-papier** = „[objet qui] coupe papier“, **sous-pied** = „[objet qui est] sous pied“, **tri'angle** = „[chose qui est] trois angles“, **tri'corne** = „[objet qui est] trois cornes“, etc.

³ Voir le n° 8.

mots du type **Fell'tier**, qui n'en contiennent pas. Dans le premier cas, on a simplement : **Pferd'tier** = „animal [de l'espèce] cheval“; dans le second cas, on a : **Fell'tier** = „animal [de l'espèce caractérisée par] une fourrure“.

13. Enfin, dans les cas peu fréquents où les règles précédentes d'analyse sont encore insuffisantes, on mettra en évidence les idées cachées dans le contexte du mot à analyser. — En particulier, on rétablira dans le contexte les mots sous-entendus (ex. : **un riche** signifie „un homme riche“, **un mille-pied** signifie „un animal qui a mille pieds“).

C'est aussi le contexte qui décide si un mot doit être pris au sens propre ou au sens figuré,¹ au sens concret ou au sens abstrait. Ainsi la signification d'un mot dépend aussi de son contexte, ou plus généralement des circonstances dans lesquelles ce mot est employé.

14. *Lorsqu'un mot composé contient plus de deux éléments, son analyse peut toujours être ramenée à celle de plusieurs mots ne contenant chacun que deux éléments.*

Ainsi le mot **Schrauben'dampfer'aktien'gesellschaft** se décompose d'abord en deux parties (**Schraubendampfer** et **Aktiengesellschaft**) auxquelles on appliquera la loi de renversement en considérant chacune des deux parties comme un mot simple; on analysera ensuite chaque partie séparément par le même procédé, et l'on répètera l'opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des mots simples comme résidu.

C. Synthèse des mots.

15. La synthèse, ou construction, des mots est basée sur les deux principes suivants, qui ne sont du reste que l'expression de la loi du moindre effort :

PRINCIPE DE NÉCESSITÉ. *Dans la construction d'un mot composé il faut introduire (au moyen de la loi de renversement) tous les éléments simples (racines et affixes) qui sont nécessaires pour évoquer clairement l'idée que ce mot doit exprimer (dans des circonstances données).*

PRINCIPE DE SUFFISANCE: *On doit aussi, dans cette construction, éviter l'introduction de pléonasmes inutiles, ainsi que celle d'idées étrangères à l'idée que l'on veut exprimer.*

En d'autres termes, si un mot est construit suivant les deux principes de nécessité et de suffisance, la signification de ce mot sera conforme à son contenu, c'est-à-dire que le mot construit sera un mot entièrement motivé (dans les circonstances données).

16. *Pour faire la synthèse d'un mot, on se servira de procédés exactement inverses, de ceux qui ont servi à en faire l'analyse.*

¹ Ainsi dans le mot mille-pied, le mot mille est pris au sens figuré.

Prenons comme exemple le mot **couronner** et faisons en d'abord l'analyse. Ce mot se compose de deux éléments: le substantif **couronn** et l'affixe verbal **er**. On a donc d'abord: **couronner** = **couronn'ér**. Appliquant ensuite la loi de renversement (règle n° 10), on obtient:

couronn'ér = „*er couronn*“.¹

La désinence **er** exprime l'idée verbale générale; cette désinence est donc synonyme du mot **faire**, dans le sens général de „*faire une action*“; on exprimera cette synonymie en posant

er = „*faire l'action*“.

D'autre part, en faisant sortir du mot **couronne** l'idée plus générale d'„*objet*“, qui y est contenue (règle n° 12) et appliquant encore une fois la loi de renversement (règle n° 10), on a:

couronne = **couronne(objet)** = „*objet couronne*“.

Reportant ces résultats dans la première égalité, il vient:

couronn'ér = „*er couronne*“ = „*(faire l'action) (objet couronne)*“.

Enfin, appliquant la règle n° 11, d'après laquelle la soudure d'un mot composé renferme à l'état latent l'idée générale „*de l'espèce caractérisée par*“, on a comme résultat final de l'analyse:

couronn'ér = „*faire l'action* [de l'espèce caractérisée par] l'*objet couronne*“.

Réciproquement, si l'on veut faire la synthèse de l'idée „*faire l'action caractérisée par l'objet couronne*“, c'est-à-dire construire le mot qui exprime cette idée, on effectuera en ordre inverse des opérations inverses:

On remarquera d'abord que l'idée donnée contient deux idées indépendantes: „*faire l'action*“ et „*objet couronne*“, réunies par l'expression „*caractérisée par*“, dont il n'y a pas lieu de tenir compte, puisqu'elle est destinée à disparaître dans la soudure du mot composé, d'après la règle 11. L'idée dont il faut faire la synthèse peut donc être réduite à la forme:

„*(faire l'action) (objet couronne)*“.

Or, d'une part, on a par la règle de renversement (n° 10) et par suppression de pléonasme (n° 12):

„*objet couronne*“ = **couronn(objet)** = **couronne**;

d'autre part, l'idée „*faire une action*“ est l'idée verbale générale, et cette idée peut être exprimée soit par les mots racines **faire**, **agir**, soit par des suffixes, tels que **ir** (dans **blanch'ir**), **er** (dans **clou'er**), etc. On doit évidemment mettre l'idée verbale sous la forme d'un suffixe, toutes les fois que l'élément qui la représente doit occuper en fin de synthèse la place d'un suffixe; c'est bien ce qui a lieu dans l'exemple choisi, car, en remplaçant l'idée verbale „*faire l'action*“ par l'affixe **er**, il ne reste plus qu'à faire la synthèse de l'expression analytique:

„*(er) (couronne)*“,

¹ La forme analytique „*er couronn*“ n'existe pas en français, mais elle existe en anglais: „*to crown*“, car dans cette expression c'est le mot *to* qui exprime l'idée verbale.

qui, conformément à la loi de renversement (n° 10), se condense en un seul mot: **couronn'ér**. (On laisse tomber l'e muet de **couronne**, comme on laisse tomber une bavure, après que la soudure est effectuée.) La synthèse est ainsi terminée: le mot **couronner** représente bien, par sa structure et son contenu, l'idée donnée.

En résumé, *analyser un mot, c'est tirer de l'intérieur même de ce mot (au moyen des règles posées plus haut) toute une phrase explicative de la signification de ce mot; réciproquement, faire la synthèse d'un mot, c'est recondenser cette phrase explicative en un seul mot par des opérations inverses.*

Remarques sur l'interprétation des principes généraux. Dans l'application des principes généraux que nous venons de résumer, on devra procéder avec circonspection dans chaque cas particulier, car les mots (racines ou affixes), qui forment la matière régie par ces principes, ne sont pas des éléments aussi rigides et précis que des signes mathématiques: ceux-ci ont par leur nature même une valeur parfaitement définie, tandis que celle des signes linguistiques est toujours plus ou moins élastique. Ainsi, toutes les fois que l'on emploie le signe = on doit se rappeler que ce signe signifie simplement „*synonyme de*“, d'après la définition donnée au n° 5. Il est rare que deux mots synonymes aient exactement la même valeur; ce cas ne se présente guère que pour certain suffixes: par exemple, les suffixes **ité** (dans **égal'ité**), **eur** (dans **grand'eur**), **esse** (dans **rich'esse**), etc., sont exactement équivalents, car ces suffixes ont partout le même rôle et la même signification. On comprend du reste facilement pourquoi deux mots synonymes n'ont presque jamais une signification identique: la langue profite précisément de la différence de forme de deux mots synonymes pour établir entre ces mots une différence de sens, quoique leur signification générale soit la même. Par exemple, au point de vue logique, le mot allemand: **süss'lich** = **süss**, parce qu'en ajoutant l'idée adjectivale **lich** à une racine adjectivale, comme **süss**, on produit un simple pléonasme; mais cela ne veut pas dire, qu'il n'y ait, dans la pratique, aucune différence de valeur entre ces deux formes. De même, si l'on écrit **mouton** = **sheep**, cela signifie que le mot anglais **sheep** est la traduction du mot français **mouton**, mais il n'en résulte pas que ces deux mots aient une valeur identique; il y a des cas par exemple où **mouton** est traduit, non par **sheep**, mais par **mutton**.

Il peut arriver, au contraire, que des mots ayant la même forme extérieure (*homonymes*) aient des significations absolument différentes (Ex.: **son**, pronom possessif; **son**, phénomène physique; **son**, de grain¹, etc.; de même, le suffixe **eur** dans **grandeur** n'a aucun rapport avec le suffixe **eur** dans **acheteur**, etc.). Il est à peine besoin d'insister sur ces distinctions, tant elles sont évidentes.

Ce qui importe donc pour le logicien, c'est beaucoup moins la forme extérieure d'un mot que sa signification. Il peut arriver, par exemple, que la forme d'un élément se modifie pour rendre plus facile la prononciation du mot, dont cet élément fait partie. Ainsi dans la série **homme**, **hum'ain**, **hum'an'ité**, le mot **homme** prend la forme **hum**, et le suffixe **ain** la forme **an**; il n'y a pas de doute, cependant que nous avons à faire là aux mêmes éléments, puisqu'en allemand, par exemple, on retrouve la même série de mots encore intacte: **Mensch**, **mensch'lich**, **Mensch'lich'keit**. Il peut même arriver qu'un mot français ait conservé sa forme latine dans les mots dérivés (Ex.: **père**, **pater'nel**); peu

¹ On voit que pour distinguer des homonymes, on recourt à la règle d'analyse n° 12, car en spécifiant un des sens du mot **son** au moyen de l'épithète „*de grain*“, on ne fait que mettre en évidence une idée plus générale, qui était déjà implicitement contenue dans le mot **son**.

importe, car le principe de l'invariabilité des éléments (n° 7) se rapporte plutôt au signifié qu'au signifiant.

Nous avons vu qu'il existe deux sortes de mots composés: ceux du type *survol*, dont les éléments sont des mots qui expriment des idées indépendantes l'une de l'autre (cas général), et ceux du type *inter-règne*, où l'un des éléments est le complément direct de l'autre (cas particulier). Il n'en faut pas conclure toutefois qu'il n'existe pas d'autres types dans les langues naturelles; ainsi, dans les langues latines, les mots composés contenant deux mots-racines (*timbre-poste*, *assurance-vieillesse*, etc.), sont formés à rebours de la loi générale. Ces formes ne sont pas vraiment synthétiques; ce sont de simples abréviations de la forme analytique: „*timbre (de) poste*“, „*assurance (pour la) vieillesse*“, etc. Si notre étude portait uniquement sur la langue française, il nous faudrait admettre deux lois de formation des mots: une loi de renversement pour les mots composés contenant une racine et un affixe (par ex.: *sou'tenir* = „*tenir sous*“, *util'ité* = „*ité [espèce] util*“, etc.), et une loi de formation directe pour les mots composés contenant deux racines (*timbre-poste*, etc.); mais comme nous nous plaçons au point de vue international des langues en général, nous sommes fondés à considérer la loi de renversement comme la seule loi générale de formation des mots composés, par le fait que cette loi est générale pour les langues germaniques, slaves, etc., et qu'elle existe même dans les langues latines pour composer une racine avec des affixes¹. Au point de vue international, des mots composés à la manière de *timbre-poste* sont anormaux; ils proviennent du manque d'habitude qu'ont les Latins de faire des mots composés, et en effet lorsqu'on veut former le pluriel de ces mots, le signe du pluriel tombe au milieu du mot (des *timbres-poste*), ce qui est une anomalie au point de vue logique et pratique. Du reste, les mots du type *timbre-poste*, *va-nu-pied*, etc. ne sont pas de vrais mots composés, en ce sens que leurs éléments ne sont pas *soudés* (comme dans les mots *survol*, *Apfelbaum*, etc.), mais seulement réunis par un trait d'union. Or, d'après la définition (n° 3, p. 9) un mot composé est formé par *soudure* de ses éléments.

Remarque. L'espèce grammaticale d'un mot est déterminée par son *dernier* élément; ainsi *Schreib'tisch* est un substantif, parce que *Tisch* est un substantif. Cette règle suppose évidemment que le mot considéré est construit conformément à la loi de renversement; si le mot composé a une structure anormale, la règle est naturellement inapplicable; ainsi dans le mot *timbre-poste* c'est le premier élément *timbre* qui détermine l'espèce grammaticale du mot. Du reste, il suffit pour lever le doute, de redonner au mot composé sa forme analytique; l'élément qui détermine l'espèce grammaticale occupe alors toujours la *première* place. Ex.: „*table à écrire*“, „*timbre de poste*“, etc.

Enfin, nous avons vu que tout mot composé de plus de deux éléments est divisible en deux parties, analysables séparément. Mais cette division ne peut pas être effectuée d'une manière arbitraire. Ainsi, par exemple, le mot *passenger'steam'ship* ne peut pas être divisé en (*passenger'steam*) et *ship*, mais seulement en *passenger* et (*steam'ship*). De même le mot *hum'an'it'ar'isme* ne peut être analysé que par la série suivante de mots à deux parties:

humanitarisme = humanitar'isme,
 humanitaire = humanit'aire,
 humanité = human'ité,
 humain = hum'ain.

¹ Ainsi, par exemple, le mot *pomm'ier* est aussi conforme à la loi de renversement que le mot allemand *Apfel'baum*, ou le mot anglais *apple'tree*, car le suffixe *ier* signifie „*un arbre*“, „*un objet qui porte*“. Ex.: *chand'el'ier* = „*ier chandel*“ = „*objet qui porte (des) chandelles*“.

§ 2. — Les mots fondamentaux.

Les mots, ou plutôt les idées qu'ils expriment, ne sont pas tous indépendants les uns des autres; ils forment, nous l'avons vu (N° 8) des hiérarchies. Plus une idée est générale, plus le mot qui la représente a une place élevée dans cette hiérarchie. Considérons par exemple les mots: *chat*, *chien*, *cheval*, *lion*, *corbeau*, *fourmi*, etc.; tous ces mots contiennent en eux-mêmes l'idée plus générale d'„*animal*“. L'idée „*animal*“ est donc en quelque sorte le chef de file auquel sont subordonnées les idées particulières: „*chat*“, „*chien*“, „*cheval*“, etc.: c'est pourquoi le mot *animal* peut être considéré comme ayant dans la hiérarchie des mots un grade plus élevé que les mots *chat*, *chien*, etc.

Il est important de remarquer à ce propos, que c'est l'idée particulière „*chat*“ qui contient en elle-même l'idée plus générale „*animal*“ (en effet, tous les chats sont des animaux, et en adjoignant à l'idée „*chat*“ celle d'„*animal*“, on produit un simple pléonasme: *cat* = *cat'animal*); au contraire, on ne peut pas dire que l'idée générale „*animal*“ contienne en elle-même l'idée particulière „*chat*“, car les animaux ne sont pas tous des chats; l'idée „*chat*“ est une spécialisation de l'idée „*animal*“ (*chat* = „*animal*, espèce *chat*“).

Au sommet de la hiérarchie se trouvent donc les idées les plus générales, les plus abstraites. Ces idées sont l'idée substantive (*chose*, *substance*), l'idée adjectivale (*qualité*) et l'idée verbale (*action*), avec, si l'on veut, l'idée adverbiale (*manière*). Les mots qui expriment ces idées sont donc les mots *fondamentaux* de la langue. Ils en constituent les éléments les plus simples; en effet, tandis que tous les autres mots simples (par exemple: *chat*) contiennent en eux-mêmes une série d'idées plus générales („*mammifère*“, „*vertébré*“, „*animal*“, etc.), les mots fondamentaux, comme *chose*, ne contiennent qu'une seule idée, puisque l'idée qu'ils expriment est déjà elle-même la plus générale possible.

Les mots fondamentaux sont donc les éléments ultimes formant la base de l'analyse des mots, comme les atomes des corps simples forment la base de l'analyse chimique. Cherchons quels sont les mots fondamentaux de la langue française.

I. IDÉE SUBSTANTIVE. L'idée substantive peut être exprimée par le mot *chose*, pris dans son sens le plus général de „*chose concrète*“ (vivante ou non-vivante) ou de „*chose abstraite*“.

L'idée substantive est souvent exprimée aussi par l'*article*, placé devant un adjectif ou un verbe; s'il s'agit d'une chose concrète, on emploie l'article indéfini *un* (Ex.: „*un blanc*“, „*un noir*“); s'il s'agit d'une chose abstraite, on emploie l'article défini *le*, en allemand *das* (Ex.: „*le boire* et *le manger*“, „*l'utile* et „*l'agréable*“).

L'idée substantive peut aussi être exprimée par le pronom **ce** (ceci, cela), dans le sens de „*ce qui est*“, „*ce qui existe*“.

Enfin l'idée substantive générale („*chose abstraite*“) est encore exprimable au moyen de suffixes, tels que **ité** ou **té** (dans **beau'té**), **eur** (dans **grand'eur**), **ion** ou **ation** (dans **prépar'ation**), **ture** (dans **écri'ture**), etc. En effet, **beauté** signifie „la chose abstraite *beau*“, „le beau“; or, par la loi de renversement: **beau'té** = „**té beau**“, c'est-à-dire que le suffixe **té** (ou **ité**) exprime bien l'idée substantive générale de „*la chose abstraite*“. Nous reviendrons du reste sur l'analyse des mots tels que **beau'té** et **écri'ture**.

II. IDÉE ADJECTIVE. On dit souvent que l'adjectif exprime la *qualité*, la *propriété* (*Eigenschaft*). Mais il y a lieu de remarquer que les mots **qualité**, **propriété**, sont des substantifs; ils représentent donc, non l'idée adjectivale elle-même (qui n'est pas une chose), mais l'idée adjectivale substantivée. Ainsi, ce ne sont pas les adjectifs **égal**, **grand**, **riche**, etc., qui expriment des „*qualités*“, des „*propriétés*“, mais ce sont les substantifs **égal'ité**, **grand'eur**, **rich'esse**, etc. Or, ceci signifie que hiérarchiquement les mots généraux **qual'ité** et **propri'été**, sont chefs de file des mots particuliers **égal'ité**, **grand'eur**, **rich'esse**, etc.; ou encore que les mots **qual** et **propre**, sont chefs de file des adjectifs **égal**, **grand**, **riche**, etc.; autrement dit, tout adjectif contient en lui-même l'idée „*qual*“ (ou l'idée „*propre*“) à l'état latent; le radical **qual**¹ (qui n'est autre que l'adjectif latin **qualis**) et le mot **propre** sont donc des éléments fondamentaux, qui expriment l'idée adjectivale générale, car ils expriment l'idée commune à tous les adjectifs.

On peut arriver au même résultat d'une autre manière, en comparant les deux séries suivantes:

FRANÇ'AIS,	QUAL'ITÉ (PROPRI'ÉTÉ),
<i>Lyonn'ais,</i>	<i>util'ité,</i>
<i>Marseill'ais,</i>	<i>égal'ité,</i>
<i>Toulon'ais,</i>	<i>médiocr'ité,</i>
<i>Orléan'ais,</i>	<i>van'ité,</i>
etc.	etc.

La première colonne montre que le mot **Franç'ais** est le chef de file des mots **Lyonn'ais**, **Marseill'ais**, etc., et la seconde colonne, que le mot **qual'ité** est le chef de file des mots **égal'ité**, **util'ité**, etc. Or, si le mot **Lyonn'ais** contient l'idée de „*Franç'ais*“, c'est évidemment parce que le mot **Lyon** contient l'idée de „*France*“; de même, si le mot **util'ité** contient l'idée de „*qual'ité*“ ou de „*propri'été*“, c'est parce que le mot **util** contient l'idée „*qual*“, ou l'idée „*propre* [à]“.

¹ Le mot-racine **qual** n'existe pas en français comme adjectif autonome (car le mot français **quel** n'a pas tout à fait la même signification), mais nous verrons plus loin (p. 22) que **qual** est synonyme de **qualitatif**.

On voit maintenant pourquoi **utilité** signifie „*qualité util*“. En appliquant la loi de renversement, on a: „*qual'ité util*“ = **util'qual'ité**; or, l'idée „*qual*“ existant déjà dans l'adjectif **util** produit un pléonasme superflu, qu'on peut supprimer: le mot **util'qual'ité** se réduit donc à **util'ité**¹. On démontrerait de même que:

Lyonn'ais = „*Franç'ais de Lyon*“, car, d'après la loi de renversement: „*Franç'ais Lyon*“ = **Lyon'Franç'ais**; mais l'idée „*France*“ existant déjà dans le mot **Lyon** produit un pléonasme inutile, qu'on peut supprimer: le mot **Lyon'Franç'ais** se réduit donc à **Lyonn'ais**.

En résumé, l'idée adjectivale générale doit être représentée, non par les substantifs **qualité**, **propriété**, mais par les adjectifs **qual**, **propre** (à).

L'idée adjectivale est en outre exprimable par de nombreux suffixes, tels que **ain** (dans **hum'ain**), **ique** (dans **symbol'ique**), **eux** (dans **chanc'eux**), **al** (dans **nation'al**), etc. Tous ces suffixes sont donc synonymes de l'idée adjectivale exprimée par les mots racines **qual**, **propre** (à), c'est-à-dire qu'ils sont théoriquement interchangeables avec ces racines. Ainsi, par exemple, on a par la loi de renversement:

hum'ain = „*ain hom*“ = „*propre [à] [l']homme*“; ou encore, en remplaçant le suffixe **ain** par la racine **qual**, dans le mot **humanité**:
hum'an'ité = **hom'qual'ité** = „*qualité [d']homme*“.

L'idée adjectivale générale est aussi exprimable par la préposition **de**. En effet:

„*pied hum'ain*“ = „*pied d'homme*“;
„*amour pater'nel*“ = „*amour de père*“;

ces égalités montrent, en tenant compte de la loi de renversement, que la préposition **de** est bien synonyme des suffixes **ain**, **el**, **ique**, etc.

Enfin l'idée adjectivale peut encore être exprimée par le mot **qui** dans le sens de „*qui est*“. Pour s'en rendre compte, il suffit de remarquer qu'on n'ajoute rien à un adjectif en lui adjoignant l'expression „*qui est*“. Par exemple, „un homme grand“ = „un homme *qui est* grand“. L'expression „*qui est grand*“ contient donc un pléonasme, puis qu'elle est réductible à **grand** (voir n° 4, p. 10); or, ceci revient à dire que l'idée „*qui est*“ est implicitement contenue dans tout adjectif².

III. IDÉE VERBALE. Le verbe, dit-on généralement, exprime l'„*action*“ ou l'„*état*“. Mais les mots **action** et **état** sont des sub-

¹ Ainsi donc ce n'est pas le suffixe **ité** qui apporte dans un mot l'idée de „*qualité*“. Ce suffixe n'apporte que l'idée substantive, et l'idée „*qual*“ est apportée implicitement par l'adjectif qui est accolé au suffixe **ité**.

² Ne pas confondre l'idée „*qui est*“ (idée adjectivale) avec l'idée „*ce qui est*“ (idée substantive, voir plus haut).

stantifs; ils représentent donc, non l'idée verbale elle-même (qui n'est pas une „chose“), mais l'idée verbale substantifiée. L'idée verbale ne peut être définie que par les verbes correspondant aux substantifs **action** et **état**, c'est-à-dire par les verbes **agir**, **faire** (*une action*) ou **être** (*dans un état*). Mais les mots **ag'ir**, **fai're**, **ê't're**, se composent encore de deux éléments: un mot-racine **ag**, **fai** ou **êt**, et une désinence **ir** ou **re**. Cette désinence, qui sert à exprimer le temps du verbe, est évidemment superflue pour l'objet que nous avons en vue. Donc, en dernière analyse, les éléments fondamentaux qui expriment l'idée verbale générale sont les racines **ag**, **fai**, ou **êt**.

On peut arriver à ce résultat d'une autre manière: de même que le mot **qualité**, ou le mot **propriété**, représente l'idée commune à tous les adjectifs substantifiés (**égalité**, **utilité**, etc.), de même le mot **action**, ou le mot **état**, représente l'idée commune à tous les verbes substantifiés. Formons le tableau de ces substantifs:

ACTION,	ÉTAT,
<i>abdication,</i>	<i>abondance,</i>
<i>fabrication,</i>	<i>existence</i>
<i>pénétration,</i>	<i>suffisance,</i>
etc.	etc.

Puisque le mot **pénétration**, par exemple, contient en lui-même l'idée d'„*action*“, le radical **pénétr** doit contenir l'idée „*ac*“ (ou „*ag*“, racine du verbe **ag'ir**). Ainsi, toutes les racines verbales contiennent implicitement en elles-mêmes l'une des deux idées générales „*ag*“ ou „*êt*“. On retrouve bien ainsi le même résultat, et l'on comprend maintenant pourquoi on peut écrire: **pénétration** = „*action pénétr*“; en effet, en vertu de la loi de renversement, le second membre de cette égalité peut s'écrire: **pénétr'ac'tion**, mot composé qui se réduit à: **pénétr'tion** puisque l'idée „*ac*“ (ou „*ag*“) est déjà contenue dans la racine verbale **pénétr**. Ainsi les deux égalités:

pénétr'ation = „*ac'tion* [espèce] *pénétr*“
util'ité = „*qual'ité* [espèce] *util*“

sont en tous points semblables à l'égalité:

Lyon'n'ais = „*Franç'ais* [espèce] *Lyon*“.

Considérons maintenant les verbes tels que **couronn'er**, **clou'er**, **pâl'ir**, etc., dérivés d'un substantif ou d'un adjectif. Comme les substantifs **couronne**, **clou**, etc., ne contiennent pas d'idée verbale, celle-ci ne peut être contenue que dans les suffixes verbaux **er**, **ir**, etc., des verbes **couronn'er**, **pâl'ir**, etc. On en conclut donc que l'idée verbale générale peut être exprimée aussi par les suffixes

er, **ir**, **re**, etc., exactement comme l'idée adjectivale l'est par les suffixes **ain**, **ique**, **eux**, etc.¹

Résumé. Les mots ou éléments fondamentaux, derniers résidus de l'analyse des mots dans la langue française, sont les suivants: 1. le mot **chose**, l'article **un** ou **le**, le pronom **ce**, les suffixes **ité**, **eur**, etc., **tion**, **ture**, etc., qui expriment l'idée générale *substantive*; 2. le mot **propre** (à), la racine **qual**, le pronom-adjectif **qui** (est), la préposition **de**, les suffixes **ain**, **ique**, **al**, **eux**, etc., qui expriment l'idée générale *adjective*; 3. les racines **ag**, **fai**, **êt**, les suffixes verbaux **er**, **ir**, **re**, etc., qui expriment l'idée générale *verbale*; à ces mots fondamentaux on peut encore ajouter, comme n° 4, le suffixe **ment** (dans **agréable'ment**) qui exprime l'idée générale *adverbiale*, et qui est synonyme de l'idée „à la manière“.

Comme on le voit ci-dessus, et comme il est naturel, tous les mots fondamentaux sont des mots ou éléments *simples*. En effet, les mots fondamentaux, en tant que derniers résidus d'analyse, doivent être non seulement des mots simples, mais parmi les mots simples ils doivent être ceux dont la constitution est la plus simple; ainsi, tout mot fondamental, comme **chose** par exemple, ne contient en lui-même aucune autre idée plus générale, tandis qu'un mot simple, non fondamental, comme **chat**, contient implicitement en lui une série d'autres idées plus générales, tels que „*mammifère*“, „*vertébré*“, „*animal*“, etc. Le mot **chose** est comparable en quelque sorte à une boule pleine et homogène, tandis que tout mot simple et non fondamental (comme **chat**) peut être comparé à ces boules creuses, qui contiennent à leur intérieur une série de boules plus petites, emboîtées les unes dans les autres et correspondant aux idées plus générales (*mammifère*, *vertébré*, *animal*, etc.) implicitement contenues dans ce mot.

Or, le but de l'analyse des mots est d'expliquer la signification des mots à structure complexe, par celle des mots à structure simple; on explique donc les mots composés par les mots simples, et les mots simples par les mots fondamentaux. Il en résulte que ces derniers ne peuvent être définis autrement que par eux-mêmes; les mots fondamentaux sont les signes représentatifs de l'idée substantivale, de l'idée adjectivale ou de l'idée verbale, et toute autre définition serait illusoire, car elle impliquerait l'emploi de mots plus complexes que les mots fondamentaux qu'il s'agit de définir; on tomberait dans un cercle vicieux, comme le chimiste qui après avoir expliqué les molécules des corps par les atomes, voudrait définir ces atomes à leur tour par des molécules².

¹ Dans tout cet essai nous ne considérons les verbes qu'à l'infinitif, car ce qui nous intéresse dans les désinences verbales, ce ne sont pas les différents temps du verbe, mais uniquement le fait que ces désinences expriment aussi l'idée verbale générale.

² Voir à ce propos la note de la page 25.

Remarque sur les mots fondamentaux. Mais ici une remarque s'impose: les mots fondamentaux, qui définissent les idées générales de substantif, d'adjectif ou de verbe, sont des éléments simples, dont quelques-uns (par exemple les éléments *qual*, *ag*, *êt*, etc.) ne sont pas des mots autonomes, et ne peuvent pas par conséquent être employés tels quels dans le langage courant. C'est pourquoi, dans la pratique, les grammairiens définissent quelquefois les idées substantive, adjective et verbale par des mots en apparence non fondamentaux, voire même par des mots composés, ou des expressions encore plus complexes. Ainsi, on peut définir, par exemple, l'idée adjective comme étant l'idée exprimée par le mot *qualitatif* ou par les expressions „de qualité“, „qui est de qualité“ (*hum'ain* = „*ain* homme“ = „de qualité homme“, „qui est de qualité homme“). Mais il est facile de voir que toutes ces expressions ne sont complexes qu'en apparence; elle sont toutes logiquement réductibles à l'adjectif fondamental *qual*: en effet, si d'un adjectif comme *beau* on dérive le substantif *beau'té*, en anglais *beauty*, et qu'ensuite du substantif *beauty* on dérive l'adjectif *beau'tiful*, on aura *beau'tiful* = *beau*, parce que les deux opérations s'annulent réciproquement, l'une étant l'inverse de l'autre; de même, si de l'adjectif latin *qual* on forme le substantif *qual'itas*, en français *qualité*, et qu'ensuite du substantif *qualité* on dérive l'adjectif *qualita'tif*, on aura *qual'ita'tif* = *qual*, pour la même raison que *beau'tiful* = *beau*. Ainsi, le mot *qualitatif* est bien un mot fondamental, qui représente l'idée adjective, et la complexité de sa structure n'est qu'apparente.

Il en est de même des expressions d'apparence encore plus complexes: „de qualité“ ou „qui est de qualité“. En effet, nous savons que l'expression „qui est“ équivaut à l'idée adjective (voir p. 19); en outre, on a par la loi de renversement:

$$\text{„de qualité“} = \text{„qualita'tif“}$$

puisque la préposition *de* et le suffixe *tif* expriment tous deux l'idée adjective; enfin, nous venons de voir que *qualitatif* se réduit à *qual*, donc en résumé l'expression „qui est de qualité“ se réduit à „qui est qual“, expression qui se réduit elle-même à „qual“. On arriverait directement au même résultat, en remarquant que l'on n'ajoute rien à un adjectif en lui adjoignant l'expression „qui est“ ou „de qualité“; ainsi:

$$\begin{aligned} \text{„un homme grand“} &= \text{„un homme qui est grand“} \\ &= \text{„un homme qui est de qualité grand“}. \end{aligned}$$

On peut faire des remarques semblables à propos de l'idée verbale et des éléments fondamentaux *ag*, *fai* ou *êt*, qui la représentent. Les grammairiens définissent généralement l'idée verbale au moyen des expressions en apparence complexes: „faire une action“ ou „être dans un état“; mais „faire une action“ se réduit à *faire*, le mot „action“ servant seulement à indiquer que le verbe *faire* doit ici être pris dans le sens d'*agir*; de même l'expression „être dans un état“ se réduit à *être*, le mot „état“ servant seulement à indiquer que le verbe *être* ne doit pas être pris ici dans le sens d'*exister*. Finalement les verbes *fai're*, *ag'ir*, *êt're*, qui expriment l'idée verbale renferment encore un pléonisme, car les suffixes verbaux comme *re*, *ir*, etc., n'expriment eux-même que l'idée verbale; les expressions „faire une action“ et „être dans un état“ sont donc bien réductibles aux éléments fondamentaux *fai*, *ag* ou *êt*.

§ 3. — Exemples d'analyses et de synthèses.

1. Faire l'analyse du mot: *grandeur*.

D'après la loi de renversement, *grand'eur* = „*eur* grand“, c'est-à-dire „la chose grand“, puisque le suffixe *eur* exprime l'idée substantive générale de „chose“. Cette analyse est insuffisante.

Pour pousser l'analyse plus à fond, il faut, d'après la règle 12, mettre en évidence les idées générales qui existent à l'état latent dans les divers éléments du mot à analyser. Ainsi, nous savons que tout adjectif contient en lui-même l'idée générale „qual“; on peut donc écrire: *grand* = *grand(qual)*, comme nous avons écrit: *cat* = *cat(animal)*, ou *apple* = *apple(fruit)*. Par suite:

$$\text{grand'eur} = \text{grand(qual)'ité},$$

puisque les suffixes *eur* et *ité* sont équivalents; enfin, en appliquant la loi de renversement:

$$\begin{aligned} \text{grandeur} &= \text{„qualité grand“} \\ &= \text{„qualité [de l'espèce] grand“} \end{aligned}$$

2. Faire la synthèse de l'idée: „qualité grand“.

Par la loi de renversement on a:

$$\text{„qualité grand“} = \text{grand'qual'ité}.$$

Or, le mot *grandqualité* contient un pléonisme inutile puisque l'idée „qual“ existe déjà dans l'adjectif *grand*; ce mot se réduit donc à *grand'ité*, c'est-à-dire à *grand'eur*, en remplaçant le suffixe *ité* par son synonyme *eur*.

3. Faire l'analyse du mot: *écriture*.

Le mot *écriture* se compose du verbe *écri* et du substantif *ture*. D'après la loi de renversement, *écri'ture* = „*ture écri*“, c'est-à-dire: „la chose écri“, puisque le suffixe *ture* exprime l'idée substantive générale de „chose“. Or, *écri* = *écri're*, puisque l'idée verbale „*re*“ est déjà contenue dans le verbe *écri*. On peut donc dire que *écriture* signifie „la chose écrire“.

Si l'on veut pousser plus loin l'analyse, il faut mettre en évidence l'idée verbale générale „*ag*“ (ou „*ac*“), qui existe dans tout verbe, c'est-à-dire que: *écri* = *écri(ag)*, tout comme *grand* = *grand(qual)*, ou *apple* = *apple(fruit)*. D'autre part, le suffixe *ture* est synonyme du suffixe *tion*, on a donc:

$$\text{écri'ture} = \text{écri(ag)'tion} = \text{écri(ac)'tion},$$

et enfin, en appliquant la loi de renversement:

$$\text{écriture} = \text{„action écri“} \text{ ou } \text{„action écrire“} = \text{„action [de l'espèce] écrire“}.$$

4. Faire la synthèse de l'idée: „action écrire“: Le mot *écrire* contient un pléonisme, car si l'on compare le verbe *écri're* au verbe *pâl'ir*, par exemple, on voit que dans ce dernier verbe l'élément *pâl* est un adjectif, tandis que dans le premier, l'élément *écri* est lui-même un verbe; l'idée verbale exprimée par le suffixe *re* existe donc déjà dans l'élément *écri*, c'est-à-dire que *écrire* est réductible logiquement à *écri*, lorsqu'on ne se préoccupe pas du temps de la conjugaison. La loi de renversement donne ensuite la synthèse:

$$\text{„action écri“} = \text{écri'action} = \text{écri'ac'tion}.$$

Or, l'idée „*ac*“ (ou „*ag*“) est encore l'idée verbale, laquelle est déjà contenue dans le verbe *écri*, c'est-à-dire que *écri'ac* est une forme pléonasmatique réductible à *écri*, de sorte que *écri'ac'tion* est réductible à *écri'tion*, ou encore *écri'ture*, puisque les suffixes *tion* et *ture* sont synonymes.

5. Faire l'analyse du mot: *humanité*.

Pour faire cette analyse, il est bon de considérer la série *homme*, *hum'ain*, *hum'an'ité*. On voit alors que dans le mot *humanité* l'élément *hum* n'est qu'une altération du substantif *homme*, et l'élément *an* une altération du suffixe adjectif *ain* (ou vice-versa).

Or, le suffixe *ain*, exprimant l'idée adjective générale, est synonyme du mot-racine *qual*; on a donc, *hum'an'ité* = *hom'qual'ité*, c'est-à-dire, par la loi de renversement: „qualité homme“.

6. Faire l'analyse du mot *maniement*.

Si l'on considère la série: *main*, *mani'er*, *mani'e'ment*, on voit que dans le mot *mani'e'ment*, l'élément *mani* n'est qu'une altération du substantif *main*, et l'élément *e* est une altération du suffixe verbal *er*.

Or, le suffixe **er**, exprimant l'idée verbale générale, est synonyme du mot radical **ag** (agir); on a donc: **mani'e(r)'ment** = **main'ag'ment**, ou mieux: **main'ag'tion**, à cause de la synonymie des suffixes **ment** et **tion**. Enfin, par la loi de renversement: **main'ag'tion** = „*ag'tion main*“, d'où: **mani'e'ment** = „*action* [de l'espèce caractérisée par] *la main*“.

7. Analyser les mots: **moderniser**, **béatifier**, **agrandir**, **épurer**.

Les suffixes **is** et **ifi** sont des suffixes verbaux synonymes du mot-racine **rend**, c'est-à-dire qu'on peut écrire **is'er** = **iff'er** = **rend're**. On a donc, par la loi de renversement:

modern'iser = „*iser modern*“ = „*rendre moderne*“,
béat'ifier = „*ifier béat*“ = „*rendre béat*“.

D'autre part, les préfixes **a** (dans **a'grand'ir**) et **é** (dans **é'pur'er**) sont aussi synonymes des suffixes **is** et **ifi**; **agrandir** signifie donc: „*rendre grand*“, et **épurer** = **rendre pur**; on a donc **épurer** = **purifier**.

Remarque. Le mot **qual'ifier** signifie „*rendre qual*“, et comme le mot **qual** sert de chef de file à tous les adjectifs, le mot **qualifier** servira de chef de file à tous les verbes tels que **béatifier**, **purifier**, **moderniser**, etc.

8. Analyser les mots: **se moderniser**, **s'agrandir**.

D'après ce qui précède, **se moderniser** signifie „*se rendre moderne*“, c'est-à-dire „*devenir moderne*“; de même: **s'agrandir** = „*se rendre grand*“ = „*devenir grand*“.

Remarque. Les mots tels que **pâllir** (devenir pâle), **blanchir** (rendre, ou devenir blanc), etc., ne satisfont pas au principe de nécessité, autrement dit ces mots ne sont que partiellement motivés. Pour les rendre complètement motivés, il faudrait dire: **blanchifier** pour „*rendre blanc*“, et **se blanchifier** pour „*devenir blanc*“.

9. Analyser le mot: **international**.

Tout mot composé est divisible en deux parties, mais non arbitrairement. Ainsi le mot **international** = **internation'al** (et non pas **inter'national**). Le suffixe **al** exprime l'idée adjectivale, idée que l'on peut traduire ici par l'expression „*qui est*“. On a donc par la loi de renversement:

internation'al = „*al internation*“ = „*qui est internation*“. Reste à analyser le mot **internation**; ce mot se compose de la préposition **inter**, ou **entre**, et du substantif **nation**, mais il faut remarquer que ce substantif est le **complément** de la préposition **entre**, c'est-à-dire que l'on se trouve dans le cas particulier où la loi de renversement n'est pas logiquement applicable (cas **inter-règne**, n° 10, p. 11); on a donc par simple séparation des éléments: **internation** = „*entre nations*“. Donc en résumé: **international** = „*qui est entre nations*“.

10. Analyser les mots: **qualité**, **propriété**.

Le suffixe **ité** est synonyme de l'idée substantive générale: „*ce (qui est)*“. On a donc:

qual'ité = „*ité qual*“ = „*ce qui est qual*“
propri'été = „*ité propre*“ = „*ce qui est propre [à]*“.

On ne peut pas pousser l'analyse plus loin, car les éléments **ité**, **qual**, **propre**, sont tous des éléments fondamentaux, c'est-à-dire des éléments simples qui ne contiennent pas en eux-mêmes d'idées plus générales. On peut seulement remarquer que l'idée „*qual*“, ou „*propre*“, est l'idée générale qu'exprime tout adjectif; on peut donc définir les mots **qualité** et **propriété** comme indiquant „*ce qu'exprime l'adjectif*“, ou encore (puisque le suffixe **ité** représente l'idée substantive), on peut dire que les mots **qualité** et **propriété** sont les „*adjectivo-substantifs*“ types, servant de chefs de file à tous les adjectivo-substantifs particuliers: **util'ité**, **vér'ité**, **grand'eur**, etc.

11. Analyser les mots: **action**, **état**.

Les suffixes **tion**, **at**, sont synonymes de l'idée substantive générale: „*(ce qui est)*“. On a donc **ac'tion** = „*tion ac*“ = „*ce qui est ac*“, ou „*ag*“, c'est-à-dire: „*ce qui est agir*“. De même, **ét'at** = „*at-ét*“ = „*ce qui est ét*“, „*ce qui est être*“ (en ayant soin de donner ici au verbe **être** le sens „*être dans un état*“, et non le sens d'„*exister*“).

On ne peut pousser l'analyse plus loin, puisque les éléments **tion**, **at**, **ac** (ou **ag**), **ét**, sont déjà tous des éléments fondamentaux. On peut seulement remarquer que l'idée „*ag*“, ou „*ét*“, est l'idée générale exprimée par un verbe, on peut donc définir les mots **action** et **état** comme indiquant „*ce qu'exprime le verbe*“,¹ ou encore (puisque les suffixes **tion**, **at**, représentent l'idée substantive), on peut dire que les mots **ac'tion** et **ét'at** sont les „*verbo-substantifs*“ types, servant de chefs de file à tous les verbo-substantifs particuliers: **abdic'ation**, **écri'ture**, **abond'ance**, etc.

On voit que les quatre mots **qual'ité**, **propri'été**, **ac'tion**, **ét'at** sont très généraux, puisque chacun de ces mots est composé de deux mots fondamentaux.

§ 4. — Symétrie du verbe et de l'adjectif par rapport au substantif.

Les exercices précédents mettent en évidence une symétrie remarquable de l'adjectif et du verbe vis-à-vis du substantif. Non seulement les mots tels que **qual'ité** et **ac'tion**, **grand'eur** et **écri'ture**, etc., ont des structures symétriques, mais aussi les mots tels que **hum'an'ité** et **mani'e'ment**, qui représentent des substantifs *abstrait*s tirés de substantifs *concrets*, soit par adjectivation, soit par verbi-fication; les séries:

homme,	hum'ain	hum'an'ité,
main,	mani'er,	mani'e'ment,

sont tout-à-fait symétriques. On peut citer même les séries doubles:

homme,	hum'ain,	hum'an'ité,	hum'an'it'aire,	hum'an'it'ar'isme;
règle,	règl'er,	règl'e'ment,	règl'e'ment'er,	règl'e'ment'a'tion.

Chacune de ces séries doubles est équivalente à deux séries simples: en effet, de l'idée concrète „*homme*“ on tire d'abord par adjectivation (**hum'ain**) l'idée abstraite d'„*humanité*“, dans le sens de „*qualité d'homme*“ ou „*homme en général*“; mais si l'on prend ce même mot **humanité** dans le sens concret de „*ensemble des hommes*“, „*collectivité humaine*“ (groupe concret d'individus), alors de cette idée concrète, on peut tirer de nouveau une idée abstraite, „*humanitarisme*“, par l'intermédiaire d'une seconde adjectivation („*humanit'aire*“).

De même de l'idée concrète „*une règle*“ on tire par verbi-fication (**règl'er**) l'idée abstraite „*règlement*“, dans le sens „*action de régler*“, ou „*la règle en général*“; prenant ensuite le mot **règlement** dans le sens concret de „*ensemble de règles*“, „*groupe concret de règles*“, on peut de cette idée concrète tirer de nouveau une idée abstraite „*règlementation*“, par l'intermédiaire d'une seconde verbi-fication („*règlement'er*“).

En résumé, on peut dire que le Substantif forme la substance, le corps du langage, tandis que le Verbe et l'Adjectif sont les deux membres symétriques qui permettent le fonctionnement de ce corps en y introduisant l'action et la qualité.

¹ C'est précisément la définition du mot **action**, donnée par Larousse. Seulement Larousse fait d'autre part un cercle vicieux en définissant à son tour le mot verbe par les mots composés **action** et **état**. On ne doit pas dire: „le verbe exprime l'action“, mais: „le verbe exprime l'idée „*ag*“, ou si l'on veut: l'idée „*agir*“, puisque **agir** est réductible à **ag**.

Digression. — Les remarques précédentes nous conduisent naturellement à l'examen des rapports qui existent entre la pensée et le langage. Mr. Couturat, dans un article sur la „Structure logique du langage“, dont je ferai la critique au chapitre II, a abordé la même question, et il dit avec raison¹ :

„De toutes les manifestations de la pensée, le langage est la plus universelle et, malgré tout, la plus adéquate. Si imparfait qu'il soit comme mode d'expression, il est encore le plus commode et le plus complet. Il est impossible que l'esprit humain, qui le façonne et le transforme sans cesse pour son usage, n'y imprime pas la trace de ses tendances et de ses fonctions, et que les formes du langage ne reflètent pas, dans une certaine mesure, les formes de la pensée.“

J'exprimerai la même idée autrement, en disant que les catégories „grammaticales“ correspondent aux catégories „logiques“, et comme les premières sont les mêmes pour toutes les langues, le langage serait ainsi l'expression d'une certaine conception philosophique du monde, conception populaire si l'on veut, mais qui doit avoir des racines très profondes, parce qu'elle émane pour ainsi dire du dedans de l'évolution naturelle.

Il est donc très important de fixer le nombre des catégories ou classes fondamentales de mots.

Mr. Couturat n'en reconnaît que deux fondamentales : les *verbes* et les *noms*² ; le professeur Ostwald va plus loin : il ramène tous les concepts au concept de „*chose*“ qu'il considère comme le plus général³, ce qui revient à subordonner l'idée verbale et l'idée adjectivale à l'idée substantivale, puisque l'idée de „*chose*“ est précisément l'idée substantivale. Or, cette subordination est impossible, car „*agir*“ par exemple n'est pas une chose.

Il existe en réalité *trois* classes fondamentales de mots (les substantifs, les adjectifs et les verbes) correspondant aux trois concepts les plus généraux de „*chose*“, de „*qualité*“ et de „*action*“, exprimés plus exactement par les mots fondamentaux *chose*, *qual* et *ag*. Ces trois concepts sont indépendants les uns des autres, comme le sont par exemple en physique les trois concepts de temps, de force et d'espace ; leur nombre est par conséquent irréductible.

Cette division des concepts en trois catégories correspond évidemment à la manière dont nous concevons la réalité. Nous distinguons en effet dans tout phénomène : 1° la *chose en soi* qui nous semble être le support du phénomène ; 2° le phénomène *objectif* ; 3° le phénomène *subjectif*.

Considérons par exemple un phénomène lumineux : nous expliquons un tel phénomène par des vibrations très rapides d'atomes ; vibrations qui, se propageant à travers l'éther, viennent frapper notre œil et y produire des sensations de lumière, de couleur, etc. L'„*atome*“ qui vibre, c'est la chose en soi, c'est le concept évoqué par le *substantif* „*atome*“ ; cet atome „*vibre*“, voilà le phénomène objectif, c'est-à-dire le phénomène mécanique (quantitatif), le seul que considère la science, et cette partie du phénomène, qui est un „*agir*“ est exprimée par le *verbe* „*vibrer*“ ; enfin la vibration de cet atome produit sur notre œil l'impression subjective de couleur, par exemple de couleur „*jaune*“, et cette partie subjective (qualitative) du phénomène est traduite par l'*adjectif* „*jaune*“. Telle semble être en gros la correspondance qui existe entre les classes de mots et les catégories de notre pensée.

On peut dire qu'à certains égards la psychologie est la science de l'*adjectif*, car tout ce qui est subjectif est qualitatif, et le „*qualitatif*“ est exprimé par

¹ *Revue de métaphysique et de morale*, n° 1, 1912, Paris.

² Voir la critique de ce système au chapitre II.

³ Voir *Esquisses d'une philosophie des sciences*, par W. Ostwald, p. 62 de la traduction française. Félix Alcan, Paris, 1911.

l'*adjectif*. Au contraire, les sciences physiques seraient la science du *verbe* et du *substantif*, car ces sciences ne considèrent que le phénomène objectif, lequel est essentiellement quantitatif et se réduit en dernière analyse à des masses en mouvement, c'est-à-dire à des grammes, des centimètres et des secondes ; or, la masse est une „*chose*“, un substantif, et son mouvement est un „*agir*“, un verbe.

Conclusion. Lorsqu'on se place au point de vue international, on peut dire que le type le plus général de structure des mots dans les langues naturelles est le type *par soudure*, c'est-à-dire que les mots composés sont formés par soudure de plusieurs mots simples (racines ou affixes), que l'on peut considérer comme invariables (de forme et de signification) et autonomes. La signification de tout mot composé résulte alors directement de l'analyse de son contenu, et non de la manière dont on suppose ce mot dérivé d'un autre ; chaque mot est en soi un édifice propre.

Il est vrai qu'on considère les langues latines plutôt comme des langues à flexion, que comme des langues à soudure, mais cela vient uniquement de ce que l'on regarde en général les affixes comme des éléments qui modifient le sens de la racine, au lieu de regarder la racine et les affixes comme autant de mots, invariables et autonomes, c'est-à-dire comme autant de signes exprimant chacun une idée qui lui est propre. Ainsi l'*adjectif humain*, ou le verbe *couronner*, ne seront plus considérés comme des mots simples dérivés respectivement de *homme* et de *couronne*, mais comme des mots composés du substantif *homme* et du suffixe adjectif *ain*, du substantif *couronne* et de la désinence verbale *er*. La différence est essentielle : dans le premier cas l'idée adjectivale pénètre le mot *humain* tout entier, et l'idée verbale pénètre de même tout le mot *couronner*, de sorte que ces deux mots sont des mots simples comparables, par exemple, à l'*adjectif utile* ou au verbe *frapper* ; dans le second cas, l'idée adjectivale reste cantonnée dans le suffixe *ain* sans pénétrer la racine *hum*, et l'idée verbale reste cantonnée dans la désinence *er* sans pénétrer la racine *couronn*, de sorte que les mots *hum'ain*, *couronn'er* sont des mots composés très différents des mots simples *utile* et *frapper*. Le mot *couronn'er* est en réalité un substantivo-verbe, de structure semblable à celle du substantivo-verbe *hand'schreiben* en allemand.

En assimilant ainsi les mots dérivés à des mots composés, on réduit la structure générale des différents mots à un seul type, le même pour toutes les langues ; ce type est aussi celui qui convient le mieux aux langues artificielles, puisqu'il permet de trouver la signification de chaque mot par la simple analyse de son contenu et sans se soucier de savoir si ce mot est, ou non, dérivé d'un autre.

Ce point de vue, du reste, n'est pas nouveau. Dans l'ouvrage déjà cité¹, l'auteur admet qu'il y a deux manières de concevoir les mots dérivés, lorsqu'il dit :

„Il y a conflit entre ces deux conceptions : pour former *indécorable*, nul besoin d'en extraire les éléments (*in'décor'able*) ; il suffit de prendre l'ensemble et de le placer dans l'équation :

pardonner : *impardonnable* = *décorer* : x
x = *indécorable*.

Laquelle de ces théories correspond à la réalité? Nos grammaires européennes opèrent avec la quatrième proportionnelle ; elles expliquent par exemple la formation d'un prétérit allemand en partant de mots complets ; on dit à l'élève : sur le modèle de *setzen* : *setzte*, formez le prétérit de *lachen*, etc. Au contraire la grammaire hindoue étudierait dans un chapitre déterminé les racines (*setz-*, *lach-*, etc.), dans un autre les terminaisons du prétérit (*-te*, etc.) ; elle donnerait les éléments résultant de l'analyse, et on aurait à recomposer les mots complets Selon la tendance dominante de chaque groupe linguistique, les théoriciens de la grammaire inclineront vers l'une ou l'autre de ces méthodes Le latin avait à un haut degré le sentiment des pièces du mot (radicaux, suffixes, etc.), et de leur agencement. Il est probable que nos langues modernes ne l'ont pas de façon aussi aignée, mais que l'allemand l'a plus que le français.“

Si nous ne craignons pas d'empiéter sur le domaine du linguiste, nous émettrions l'opinion que la méthode de la grammaire hindoue est la seule satisfaisante², mais afin de ne pas nous lancer dans un domaine qui nous est étranger, nous nous bornerons à constater que cette méthode est la seule qui convient pour les langues artificielles. En effet, „dans une langue artificielle les mots sont presque tous analysables ; un espérantiste a pleine liberté de construire sur une racine donnée des mots nouveaux“. Dans ce jugement exprimé par l'auteur déjà cité,³ nous n'avons qu'un mot à supprimer : le mot „presque“.

¹ *Cours de ling. gén.*, p. 235 et 236.

² A l'appui de cette opinion je crois pouvoir invoquer les lignes suivantes du *Cours de linguistique générale* (p. 196) : „les entités abstraites reposent toujours en dernière analyse, sur des entités concrètes ; aucune abstraction grammaticale n'est possible sans une série d'éléments matériels qui lui sert de substrat, et c'est toujours à ces éléments qu'il faut revenir en fin de compte.“ Et plus loin (p. 197 et 198) : „Une unité matérielle n'existe que par le sens, la fonction dont elle est revêtue ; . . . inversement un sens, une fonction n'existent que par le support de quelque forme matérielle.“

³ *Cours de ling. gén.*, p. 234.

CHAPITRE II.

La structure logique des mots dans les langues artificielles.

Préliminaire.

A notre époque de bouleversement mondial, où les peuples prennent de plus en plus contact les uns avec les autres et où un ordre nouveau semble se préparer sur la base d'une société des nations, la question de la langue internationale est plus que jamais à l'ordre du jour.

Les personnes qui ont étudié de près cette question sont unanimes à reconnaître que seule une langue artificielle est apte à jouer ce rôle, car la langue internationale doit avant tout être neutre et à la portée de tout le monde, tant pour l'usage oral que pour l'usage écrit.

Mais parmi les langues artificielles elles-mêmes, il existe des types variés entre lesquels il faut choisir. Depuis longtemps déjà on a renoncé aux langues dites *philosophiques*, dont le vocabulaire, censé correspondre à une classification des idées en catégories logiques, ressemblait à une nomenclature zoologique. On a renoncé aussi aux langues artificielles dites *a priori*, dont le vocabulaire était formé de mots arbitraires et dont le Volapük a été le dernier exemple.

Il ne reste donc de choix que parmi les langues artificielles dites *a posteriori*, c'est-à-dire parmi celles dont le vocabulaire est basé sur celui des langues européennes, et en particulier sur celui des langues latines et des langues germaniques. Le type le plus parfait de cette espèce est la langue créée par le Dr Zamenhof, médecin-oculiste polonais, plus connu sous le pseudonyme de Dr Esperanto.

Le premier il comprit qu'une langue artificielle pour être viable doit plonger ses racines dans les langues naturelles ; il se garda toutefois de pousser jusqu'à l'excès l'imitation de celles-ci : une langue naturelle vit par sa tradition ; elle n'a pas besoin de régularité et peut se permettre toutes sortes de caprices sans tomber dans le chaos ; au contraire, une langue artificielle a besoin, pour vivre, d'un mécanisme bien défini, qui remplace la tradition manquante, soutienne et coordonne les mots isolés, faute de quoi elle ne serait qu'une collection de mots, sans rapports les uns avec les autres et incapable de vivre. Un édifice n'est pas une simple collection de pierres ; c'est un tout coordonné par la conception de l'architecte. En outre, le mécanisme logique, qui fait vivre une langue artificielle, doit être basé lui-même sur le mécanisme, plus ou moins logique, plus ou moins apparent, des langues naturelles. Il faut conditionner ce qui doit être par ce qui est. La langue artificielle apparaît alors, non plus comme une plate imitation, mais comme une *régularisation* des langues naturelles ; c'est la main de l'homme qui intervient dans l'œuvre de la Nature pour l'adapter à ses propres besoins.

§ I. — La structure des mots en Esperanto.

Avant d'examiner quel est le système de composition des mots que Zamenhof a choisi pour la langue internationale, voyons comment il a procédé pour choisir son système de numération.

Choix du système de numération. — Il existe un critère qui permet de décider si tel système de numération est préférable à tel autre: c'est l'écriture même des nombres au moyen de *chiffres arabes*, ce genre d'écriture étant universellement admis aujourd'hui. Dans la numération française, par exemple, la lecture d'un nombre se fait de gauche à droite, en suivant l'ordre dans lequel sont écrits les chiffres qui composent ce nombre; au contraire, en allemand la lecture ne se fait pas dans l'ordre des chiffres; cette simple remarque suffirait déjà pour donner au système français la préférence sur le système allemand. Mais il existe d'autres systèmes de numération: ainsi, dans le système albanais on ne rencontre pas de formes irrégulières¹ comme *onze, douze, treize, etc., soixante-dix, quatre-vingt, etc.*²; en outre, en albanais, les nombres 20, 30, 40, etc., se lisent *deux-dix, trois-dix, quatre-dix, etc.*, ce qui est logique, puisque les nombres 200, 300, 400, etc., se lisent *deux-cents, trois-cents, quatre-cents, etc.*, dans toutes les langues. Le système albanais est donc préférable au système français; on peut dire que c'est le meilleur pour une langue artificielle, puisqu'il est tout-à-fait régulier et entièrement conforme à l'écriture par chiffres arabes.

C'est en effet ce système qui a été choisi par Zamenhof pour l'Esperanto. Les avantages qui résultent de ce choix sont les suivants:

1. Conformité de la numération orale avec la numération écrite;
2. Réduction au minimum des noms de nombres *immotivés*, c'est-à-dire des noms qui peuvent être choisis arbitrairement. Il n'y a plus que quatorze nombres immotivés (0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 100, 1 000 000), ce qui permet de diminuer le rôle de la mémoire.

¹ Voir page 6.

² Les formes régulières seraient: *dix-un* (11), *dix-deux* (12), *dix-trois* (13), etc., *septante* (70), *huitante* (80), etc.

3. Ce rôle est encore diminué par le fait que les noms choisis pour désigner les quatorze nombres immotivés ne sont pas des mots arbitrairement choisis, mais sont tirés des langues naturelles, conformément au *principe d'internationalité*. Les noms choisis par Zamenhof sont en effet les suivants: **nul** (0), **unu** (1), **du** (2), **tri** (3), **kvar** (4), **kvin** (5), **ses** (6), **sep** (7), **ok** (8), **naŭ** (9), **dek** (10), **cent** (100), **mil** (1000), **milion** (1 000 000). On voit que le mot **ses**, par exemple, rappelle à la fois le français ou l'anglais *six*, l'allemand *sechs*, l'italien *sei*, l'espagnol *seis*, etc.

4. Tous les noms de nombres immotivés sont invariables, tant au point de vue de la forme que de la signification, et restent invariables lorsqu'on les compose entre eux; ainsi, le mot **mil** s'écrira toujours de la même façon, et non pas tantôt *mil* et tantôt *mille* comme en français, par exemple. C'est le principe de l'*invariabilité des mots ou éléments simples*.

5. Tous les synonymes inutiles sont supprimés, ainsi on ne dira jamais *douze cents*, mais toujours *mil deux cents*, conformément au *principe d'univocité*, qui n'admet pas (sans utilité) plusieurs signes pour une même idée, ni plusieurs idées pour un même signe.

6. Tous les noms de nombres qui ne sont que partiellement motivés (comme en français *trente, quarante, etc.*) sont exclus, conformément au *principe de nécessité et de suffisance*, qui n'admet que les mots immotivés (mots simples) et les mots entièrement motivés, (c'est-à-dire ceux dont la signification peut être trouvée par la seule analyse de leur contenu, par ex.: 30 = **tri'dek**).

7. Tous les nombres sont indépendants les uns des autres; ils ne dérivent pas les uns des autres; mais chaque nombre est un édifice particulier dont la valeur est déterminée par l'analyse de son propre contenu. C'est le principe de l'*autonomie des mots*, d'après lequel la signification du mot doit être cherchée dans le mot lui-même, et non pas dérivée de celle d'autres mots, plus ou moins parents.

8. Enfin, tous les noms de nombres sont formés d'après une même loi simple, logique et conforme à l'écriture. Le nombre 7362, par exemple, se lira: **sepmil tricent sesdek du** (ou plus clairement: **7 mil 3 cent 6 dek 2**).

On remarquera que la signification de chaque nombre est bien fournie par l'analyse de son contenu, c'est-à-dire par la séparation des chiffres qui composent ce nombre, mais l'analyse n'est complète que si l'on met en évidence l'idée générale contenue implicitement dans chacun de ces chiffres; en effet, de même qu'un mot simple, comme **pomme**, contient l'idée plus générale de **fruit**, de même, dans le nombre 7362, le premier chiffre 7 contient en lui-même l'idée

plus générale **mil**¹, le second chiffre contient l'idée générale **cent** et le troisième chiffre l'idée générale **dek**, et c'est pourquoi on a :

$$7362 = 7 \text{ mil} + 3 \text{ cent} + 6 \text{ dek} + 2,$$

tandis qu'il serait faux d'écrire: $7362 = 7 + 3 + 6 + 2$, en ne tenant compte que des idées spéciales exprimées par les chiffres 7, 3, 6, 2. Cette remarque montre l'importance du rôle que jouent, dans l'analyse des mots, les idées générales implicitement contenues dans chacun des éléments qui constituent ce mot.

Les principes, qui ont guidé Zamenhof dans le choix de la numération artificielle, l'ont aussi guidé dans le choix du système de construction des mots; mais, comme il n'était pas logicien, il a appliqué ces principes d'une manière instinctive et sans les analyser. Il est donc nécessaire, pour justifier aux yeux des théoriciens le choix de l'Esperanto comme langue internationale, d'analyser la structure de cette langue au point de vue logique et de constater la conformité de cette structure avec celle des langues naturelles, en reprenant l'un après l'autre les huit points que nous avons mis en évidence à propos de la numération.

1. *Principe de l'écriture phonologique, ou conformité de la langue parlée avec la langue écrite.*

De même que les chiffres arabes servent de base à la numération artificielle, de même l'*alphabet latin*, universellement connu, doit servir de base à l'écriture de la langue internationale.

Toutefois, cet alphabet ne peut pas, comme les chiffres arabes, être adopté tel quel. Pour qu'il puisse y avoir conformité entre la langue parlée et la langue écrite, il faut que les différentes lettres de l'Alphabet soient des signes *univoques*, c'est-à-dire qu'à chaque lettre ne corresponde qu'un son et qu'à chaque son ne corresponde qu'une lettre. La lettre latine *x*, par exemple, est inutile, car elle peut être remplacée, comme en Russe, par **ks** (**aksiome** au lieu de **axiome**); on rejettera aussi les digrammes, tels que **ph**, qui peuvent être remplacés par une seule lettre (on écrira comme en italien **fotografe** au lieu de **photographe**); on rejettera les lettres faisant double emploi, comme **q**, qui a le même son que **k** (**antikve** au lieu de **antique**); on rejettera toutes les lettres muettes. Mais cela ne suffit pas: plusieurs lettres latines ont deux sons différents, comme le **g**, qui est tantôt dur, tantôt doux; pour distinguer ces deux sons au moyen de l'écriture, tout en modifiant le moins possible leur physionomie habituelle, Zamenhof emploie un accent circonflexe: ainsi la lettre ordinaire **g** désignera le **g** dur, tandis que **ĝ** désignera le **g** doux.

¹ De par la situation du chiffre 7 dans le nombre donné.

L'Alphabet latin, modifié par Zamenhof, est ainsi le suivant:

a, b, c, ĉ, d, e, f, g, ĝ, h, ĥ, i, j, ĵ, k, l, m, n, o, p, r, s, ŝ, t, u, ŭ, v, z.

La prononciation de chaque lettre doit être définie pour chaque peuple au moyen de sons connus tirés de la langue même de ce peuple; on réalise ainsi facilement l'unité de prononciation de la langue internationale. Aux Français, par exemple, l'on dira que toutes les lettres de l'Alphabet ci-dessus se prononcent comme en français, à l'exception des lettres suivantes:

le c	se prononce	comme <i>ts</i>	dans le mot	<i>tsar</i> ,
" ĉ	"	" <i>tch</i>	"	" <i>tchèque</i> ,
" e	"	" <i>e</i>	"	" <i>été</i> ,
" g	"	" <i>g</i> (dur)	"	" <i>gant</i> ,
" ĝ	"	" <i>dj</i>	"	" <i>adjoint</i> ,
" h	"	aspiré,		
" ĥ	"	" <i>ch</i> (allemand)	"	" <i>ach!</i> ,
" j	"	" <i>y</i>	"	" <i>yeux</i> ,
" ĵ	"	" <i>j</i>	"	" <i>jour</i> ,
" s	"	" <i>ss</i>	"	" <i>paresse</i> ,
" ŝ	"	" <i>ch</i>	"	" <i>cheval</i> ,
" u	"	" <i>ou</i>	"	" <i>chou</i> ,
" ŭ	"	" <i>ou</i> (bref)	"	" <i>Raoul</i> ,

Remarque. — L'Alphabet de l'Esperanto contient trois lettres qui expriment des sons doubles: **c** (= *ts*), **ĉ** (= *tŝ*) et **ĝ** (= *dj*). Ainsi Zamenhof n'a pas poussé jusqu'à ses dernières conséquences la théorie d'après laquelle à chaque son doit correspondre une lettre; il n'a pas voulu sacrifier la pratique à un principe théorique, qui aurait eu comme conséquence de défigurer complètement l'aspect habituel des mots: la forme internationale **cent** est préférable à la forme théorique *tsent*; de même **ĝeni** (gêner) est préférable à *djeni*, etc. En ceci, comme en d'autres occasions, Zamenhof a montré qu'il avait le sens des réalités et des exigences de la pratique, tandis que la plupart de ses imitateurs ont échoué pour avoir voulu pousser trop loin la théorie.

2. *Principe du vocabulaire minimum, ou de la réduction du nombre des mots simples.*

Réduire dans une langue artificielle le vocabulaire des mots simples signifie réduire le nombre des mots immotivés que l'on doit apprendre par cœur, c'est-à-dire diminuer le rôle de la mémoire nécessaire pour acquérir la maîtrise de la langue.

Ce résultat ne peut être obtenu que si la langue internationale est construite sur le type *grammatical* des langues germaniques

et slaves, et non sur le type *lexicologique*, qui est plutôt l'apanage des langues latines.

En effet, réduire le nombre des mots simples, ou immotivés, c'est augmenter le nombre des mots composés, ou motivés. Prenons comme exemple les trois mots français: *déjeuner, dîner, souper*; ces trois mots peuvent être considérés comme immotivés, c'est-à-dire qu'ils doivent être appris par cœur dans le dictionnaire¹; et cependant, ces trois mots signifient: *repas du matin, repas du jour, repas du soir* (en allemand: *Morgen'essen, Tag'essen, Abend'essen*). Mais ce n'est pas tout: le mot français *repas*, qui est immotivé, est simplement la forme substantive du mot *manger*; or, en Esperanto le verbe *manger* se traduit par le mot-racine **manĝ** et l'idée substantive par la désinence **o**, de sorte que le mot immotivé *repas* se trouve remplacé par le mot entièrement motivé **manĝ'o**, et par suite, les trois mots immotivés *déjeuner, dîner, souper* seront remplacés par les trois mots entièrement motivés: **maten'manĝ'o, tag'manĝ'o** et **vesper'manĝ'o**, c'est-à-dire qu'il n'y a plus que quatre mots à apprendre par cœur (**manĝ, maten, tag** et **vesper**) au lieu des huit nécessaires en français, pour exprimer les idées *manger, repas, matin, jour, soir, déjeuner, dîner, souper*.

Mais c'est surtout par l'emploi d'*affixes* appropriés que Zamenhof est parvenu à réduire considérablement le vocabulaire des mots immotivés. Les affixes existent aussi dans les langues naturelles, mais ils n'y sont pas employés d'une manière aussi systématique qu'en Esperanto. Nous avons vu qu'il existe trois sortes d'affixes: les *désinences*, qui se placent à la fin des mots, les *préfixes*, qui précèdent le mot racine, et les *suffixes*, qui suivent ce dernier; mais il ne faut pas oublier que les affixes sont de véritables mots (puisque chacun d'eux est le signe d'une idée qui lui est propre), de sorte qu'il n'y a pas de différence essentielle entre les mots composés d'une racine et d'un affixe, et ceux qui sont composés de deux ou plusieurs racines. Ainsi, par exemple le mot **pluv'o** qui contient le verbe **pluv** (pleuvoir) et la désinence **o** (qui exprime l'idée substantive), est un véritable mot composé, car l'idée substantive, quoique très générale, n'en est pas moins une idée bien déterminée: idée de „chose“. Ainsi, le mot **pluv'o** est un mot entièrement motivé, formé des deux mots immotivés **pluv** et **o**, et de par son contenu il signifie: „la chose pleuvoir“, c'est-à-dire la „pluie“. De même, on formera l'adjectif **pluv'a** au moyen de la désinence **a**, qui exprime l'idée adjectiv

¹ Le fait que *déjeuner* dérive de *jeûner*, et que *souper* dérive de *soupe*, n'infirme pas notre raisonnement, étant donné que la signification des mots *déjeuner* et *souper* ne peut pas être déduite complètement du contenu de ces mots, parce qu'ils ne sont que partiellement motivés. Pour le but que nous nous proposons, il n'y a guère de différence entre les mots non motivés et ceux qui ne le sont que partiellement.

générale („de qualité“), et ce mot signifiera, toujours d'après son contenu: „de qualité pleuvoir“, c'est-à-dire „pluvieux“. On peut encore former l'adverbe **pluv'e**, au moyen de la désinence **e**, qui exprime l'idée adverbiale générale („à la manière de“), et ce mot signifiera: „en manière de pleuvoir“, c'est-à-dire „en pluie“. Enfin, au moyen des désinences verbales **i, as, is, os, us, u**, qui expriment respectivement l'idée de l'infinitif, celle du présent, du passé, du futur, du conditionnel et de l'impératif-subjonctif, on formera les mots entièrement motivés: **pluv'i** (pleuvoir), **pluv'as** (il pleut), **pluv'is** (il a plu), **pluv'os** (il pleuvra), **pluv'us** (il pleuvrait), **pluv'u** (qu'il pleuve).

On peut donc dire qu'en Esperanto il n'est plus besoin de grammaire ni de règles de dérivation; il n'y a plus que des *mots composés*, dont la signification résulte directement de l'analyse de leur contenu, car les mots simples (racines ou affixes) qui les constituent ont chacun leur signification propre, fournie par le dictionnaire. Même la désinence (**j**) du pluriel et celle (**n**) de l'accusatif peuvent être considérées comme des affixes, c'est-à-dire des signes *autonomes* exprimant respectivement l'idée de pluriel et celle d'accusatif, de sorte que le mot composé **pluv'o'j** signifiera „des pluies“, toujours par l'analyse de son contenu.

On procédera de même pour former des mots composés au moyen de préfixes ou de suffixes. Ainsi, avec le préfixe **re** (qui exprime l'idée de „répétition“) on formera le mot **re'pluv'i** (pleuvoir de nouveau); avec les suffixes **eg** (augmentatif) et **et** (diminutif), on formera les mots **pluv'eg'i** (pleuvoir à verse), **pluv'eg'as** (il pleut à verse), **pluv'eg'o** (pluie torrentielle), **pluv'et'i** (pleuvioter), etc., mots qui sont tous entièrement motivés. Or, comme il existe en Esperanto une demi-douzaine de préfixes et deux douzaines de suffixes différents, possédant chacun leur signification propre, on voit que le nombre des mots motivés que l'on peut construire avec des racines et des affixes est extraordinairement élevé. Par exemple, au moyen du suffixe verbal **ig**, qui signifie „faire“, „rendre“, on formera des mots tels que **bel'ig'i** (rendre beau, embellir), **bel'ig'o** (embellissement), **pluv'ig'i** (faire pleuvoir), etc.; avec le suffixe substantif **il**, qui signifie „l'outil“, „l'instrument“, on formera des mots tels que **seg'il** (une scie, un outil pour scier), **mezur'il** (un outil pour mesurer), **pluv'mezur'il** (un pluviomètre), **pluv'sirm'il** (un parapluie, Regen'schirm), etc., etc.

Il faut remarquer toutefois que l'usage des mots composés a une limite, imposée par la pratique; si le mot devient trop long, ou sa signification trop peu précise, mieux vaut créer un nouveau mot immotivé; ce cas se présente fréquemment à propos des vocabulaires techniques (voir l'exemple donné p. 41).

3. Principe de l'internationalité du vocabulaire.

Théoriquement, les mots simples, ou immotivés, de la langue internationale pourraient être choisis de façon arbitraire¹; mais, en pratique, il est infiniment préférable de leur donner une forme rappelant le plus possible, par le graphisme et la prononciation, les mots déjà connus de nos langues européennes.

Zamenhof s'inspira le premier de cette méthode, en créant le vocabulaire de l'Esperanto: des mots comme **hotel**, **violon**, **garden**, etc., sont immédiatement reconnaissables; on peut dire que presque tous les mots simples ont été choisis de manière à pouvoir être retenus sans grand effort de mémoire par le plus grand nombre d'hommes possible.

Comme le vocabulaire de la langue internationale contient non seulement les mots-racines, mais encore les mots-affixes, ces derniers ont aussi été choisis selon le principe d'internationalité. Ainsi les affixes **re**, **mal**, **et**, **in**, **ist**, etc., se trouvent tels quels dans nos langues européennes (*re'venir*, *mal'adroit*, *maison'ette*, *héro'ïne*, *violon'iste*, etc.); mais en Esperanto ces affixes sont employés d'une manière systématique et peuvent être accolés à n'importe quel radical.

Le principe d'internationalité n'est appliqué qu'aux mots simples (racines et affixes); quand aux mots composés, leur forme extérieure résulte de leur structure logique; cette forme pourra donc s'écarter de la forme internationale, mais cela importe peu puisque la signification des mots composés résulte de l'inspection de leur contenu, et non d'une opération de la mémoire.

4. Principe de l'invariabilité des mots simples.

Les mots simples (racines et affixes) sont pour l'analyse logique des *éléments invariables*, et cette invariabilité est de deux sortes, suivant qu'elle se rapporte à la *forme*, ou à la *signification* de ces éléments.

L'invariabilité de forme n'est pas entièrement réalisée dans les langues naturelles, à cause des irrégularités introduites par l'usage fréquent des mots, en particulier des verbes, les plus usuels; ainsi en français, le mot racine *av* n'est invariable de forme que pour l'infinitif (*av'oïr*), l'imparfait (*av'ais*) les deux premières personnes du présent (*av'ons*, *av'ez*); pour les autres temps la forme de l'élément *av* s'altère et prend divers aspects: *au* au futur (*au'rai*), *ay* au participe et à l'impératif (*ay'ant*, *ay'ez*) etc.; en Esperanto au contraire, les mots simples restent invariables de forme: le verbe

¹ „La langue est une convention, et la nature du signe dont on est convenu est indifférente“ (*Cours de ling. gén.*, p. 26).

avoir aura toujours la même forme **hav**, non seulement pour tous les temps de la conjugaison, mais aussi dans tous les mots composés qui pourraient contenir ce mot simple, comme par exemple le mot: **flugil'hav'a** (*ailé, qui a des ailes*). On ne rencontrera pas non plus en Esperanto des altérations de forme comme dans certains mots français, *homme*, *père*, etc., qui deviennent *hum* et *pater* dans les adjectifs correspondants (*hum'ain*, *pater'nel*); des mots racines **hom**, **patr**, etc., on tirera régulièrement les adjectifs **hom'a**, **patr'a**, etc., par simple adjonction de la désinence **a** (qui exprime l'idée adjectivale générale, et correspond au suffixe *ain* dans *hum'ain*). Du reste, l'invariabilité de forme des éléments existe déjà dans les langues germaniques et slaves à un plus haut degré que dans les langues latines: la famille de mots *Mensch*, *mensch'lich*, *Mensch'lichkeit*, par exemple, est beaucoup plus régulière que la famille *homme*, *hum'ain*, *hum'an'ité*.

Encore plus importante que l'invariabilité de forme est l'invariabilité de la signification des mots simples. Nous avons dit que chaque mot simple contient, outre l'idée spéciale qu'il exprime, une série d'idées de plus en plus générales, qui accompagnent cet élément dans toutes ses pérégrinations; ainsi le mot *pomme*, en anglais *apple*, emporte toujours avec lui les idées plus générales de „fruit“, d'„objet concret“, et par suite aussi l'idée substantivale générale de „chose“, et ces idées générales jouent un rôle important dans l'analyse de tous les mots composés qui, comme par exemple *apple'tree*, contiennent le mot *pomme*: c'est en mettant en évidence ces idées générales qu'on arrive à préciser la signification du mot composé. En effet, du fait que le mot *apple*, contient en lui-même l'idée plus générale de „fruit“, il résulte que l'on peut écrire:

$$apple = apple(fruit),$$

car le second membre de cette égalité n'est qu'une forme pléonastique du premier membre (et l'on sait qu'un pléonisme ne fait que renforcer une idée, sans la changer). Par suite, on peut aussi écrire:

$$apple'tree = apple(fruit)'tree,$$

c'est-à-dire que le mot composé *apple'tree* signifie, de par son propre contenu, et en appliquant les règles d'analyse du premier chapitre: „un arbre (caractérisé par le) fruit pomme“.

On se demandera peut-être, s'il est bien nécessaire, pour l'analyse des mots, de mettre en évidence ces idées générales. En voici la raison: il y a des cas où le sens d'un mot dépend précisément de ces idées générales; ainsi, si j'écris le mot *brosse* (sans contexte), le lecteur ne saura pas s'il s'agit du substantif *brosse* ou de la troisième personne du verbe *brosser*: mais le doute sera immédiatement levé, si le lecteur sait d'autre part que le mot *brosse* que je viens d'écrire contenait l'idée plus générale de „chose“ ou

d'„objet“; dans ce cas, le mot *brosse* ne peut signifier que l'„objet brosse“. De même, dans une langue artificielle, le sens d'un mot-racine tel que *bros* ne sera complètement déterminé, que lorsqu'on saura si l'auteur de la langue a mis une fois pour toutes dans cette racine l'idée substantive de „chose“, ou s'il y a mis l'idée verbale d'„agir“. D'où la nécessité de classer tous les mots simples (racines et affixes) en trois classes fondamentales: les *mots substantifs*, les *mots verbaux* et les *mots adjectifs*. Ce classement est absolument nécessaire pour obtenir l'invariabilité de signification de tous les éléments autonomes qui forment le vocabulaire de la langue.

Tel est le principe de l'invariabilité des éléments, énoncé au commencement du chapitre I, principe d'après lequel un mot-adjectif, (comme *grand*) reste un mot adjectif même dans les mots composés (*grand'eur*, *grand'ir*, *a'grand'ir*, etc.); de même, en Esperanto, un mot-substantif comme *bros* restera substantif dans tous les mots composés tels que *bros'í*, *bros'ist*, *bros'ej*, etc., c'est-à-dire que dans tous ces mots l'élément *bros* contiendra toujours l'idée substantive de „chose“ (et non pas l'idée verbale „agir“). La signification donnée ainsi, une fois pour toutes, au mot *bros* retentit donc sur la signification de tous les mots composés contenant l'élément *bros*: ainsi, le mot *bros'ist* par exemple signifiera „une personne dont le métier est caractérisé par l'objet brosse“ (et non pas par l'action *bros*), c'est-à-dire que *bros'ist* signifiera en Esperanto „brossier“, „marchand de brosse“ (et non pas „brosseur“). Cette distinction n'est possible que si l'élément *bros* reste invariable, ainsi que l'idée grammaticale générale (idée substantive) attachée une fois pour toute à cet élément¹.

De même le mot *bros'o* signifiera „une brosse“ et non pas „l'action de brosse“ (brossage), car le radical *bros* emportant toujours avec lui l'idée plus générale d'„objet“ (*objekt*), on a, d'après les règles d'analyse et la loi de renversement:

bros'o = *bros(objekt)'o* = „*objekto bros*“ (objet brosse).

5. *Principe d'univocité, ou de la suppression des synonymes et des homonymes.*

Nombreux sont dans les langues naturelles les mots synonymes et les mots homonymes. Nous avons vu que deux mots synonymes n'ont presque jamais une signification identique; c'est par le choix

¹ Pour traduire le mot *bross'eur*, il faudra introduire dans le mot *bros'ist* l'idée d'„agir“, au moyen du suffixe verbal *ad*, ce qui donne le mot *bros'ad'ist*; du reste, dans le mot français *bross'eur*, l'idée générale „agir“ n'existe pas non plus dans l'élément *bross*, mais seulement dans le suffixe *eur*, qui exprime à la fois l'idée substantive de „personne“ et l'idée verbale „agir“. Ces deux idées sont exprimées en Esperanto par des suffixes distincts *ist* et *ad*, en vertu du principe d'univocité, qui fait l'objet du paragraphe suivant.

d'un mot entre plusieurs synonymes qu'un auteur donne à sa pensée la nuance précise; les synonymes sont donc pour une langue une source de richesse.

Mais avant d'être riche la langue internationale doit être claire et facile à apprendre; elle doit donc en principe éviter les synonymes; du reste l'emploi de suffixes appropriés ou de mots composés permet de modifier la signification d'un mot et de suppléer ainsi au manque de mots synonymes. En outre, dans les langues naturelles, les mots synonymes ne se rencontrent pas seulement parmi les mots-racines; il s'en trouve de nombreux parmi les mots-affixes; ainsi le suffixe *esse*, dans *princ'esse*, est synonyme du suffixe *ine*, dans *héro'ine*; or, les affixes synonymes ont ceci de particulier, que leur signification n'est pas seulement à peu près la même, mais exactement la même, de sorte que la suppression des suffixes synonymes constitue une simplification, mais non un appauvrissement de la langue internationale: ainsi un seul et même suffixe (*in*) permettra de former tous les noms féminins, qui sont dérivés du masculin: *hero'in*, *princ'in*, *knab'in*, *hund'in*, etc. Mais ce n'est pas tout: la suppression des affixes synonymes a pour conséquence la suppression des affixes homonymes, tels que *esse* (dans *princ'esse*) et *esse* (dans *rich'esse*), par la simple raison que ces affixes ne sont pas des synonymes: *esse*, dans *princ'esse*, exprime l'idée féminine, traduite en Esperanto par le suffixe *in*, tandis que *esse*, dans *rich'esse*, exprime simplement l'idée substantive générale, traduite en Esperanto par la désinence *o*: on a donc: *princ'esse* = *princ'in*, analogue à *hero'in*, *Jozef'in*, etc., tandis qu'on a: *rich'esse* = *ric'o*, analogue à *grand'o* (*grand'eur*), *bel'o* (*beauté*), *ver'o* (*vérité*), etc.

On voit que, dans la langue internationale: à une idée générale correspond un mot-affixe et un seul, et réciproquement à tout affixe correspond une seule idée générale; tel est le *principe d'univocité* appliqué aux mots-affixes. Ce principe est aussi applicable aux mots-racines et peut s'énoncer: à toute idée claire (c'est-à-dire qui peut être considérée comme telle du point de vue international) doit correspondre dans la langue internationale un mot et un seul, et réciproquement, à tout mot de cette langue doit correspondre une idée claire et (autant que possible) une seule.

On évitera donc des mots synonymes, tels que *peur* et *crainte*, difficiles à distinguer lorsqu'on se place au point de vue international; c'est ainsi qu'en Esperanto un seul et même mot (*tim'o*) traduit l'idée commune à ces deux mots. Par contre, le mot *terreur*, qui se distingue nettement de *crainte*, sera traduit par un nouveau mot-racine (*terur'o*), mais pour éviter d'alourdir inutilement le vocabulaire des mots simples, on exprimera les autres mots synonymes, tels que *épouvante*, par des suffixes appropriés, et en particulier

par les suffixes augmentatif (**eg**), ou diminutif (**et**); c'est ainsi que les mots composés **terur'eg'o** et **tim'et'o** pourront traduire d'une manière suffisamment exacte les idées exprimées par les mots français *épouvante* et *timidité*.

On ne doit donc pas blâmer Zamenhof d'avoir réduit son vocabulaire fondamental à environ 2000 mots simples; d'abord parce qu'avec ces deux mille mots simples on peut construire au moins vingt mille mots composés (au moyen de racines et d'affixes), ensuite parce qu'à l'heure actuelle la langue internationale en est encore à sa période d'enfance et qu'en la compliquant trop tôt on risquerait d'en compromettre le succès. C'est ici qu'il faut appliquer le proverbe: un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

La langue internationale évoluera, comme toute langue vivante, mais d'une manière plus lente à cause de son usage mondial¹; son vocabulaire ne doit et ne peut s'enrichir que lentement, parce que tout nouveau mot doit, pour être viable, exprimer une idée se différenciant clairement (du point de vue international) des mots déjà existants. Ce phénomène s'est d'ailleurs présenté déjà maintes fois depuis la naissance de l'Esperanto, et actuellement le dictionnaire officiellement reconnu par l'Académie espérantiste contient plus de 3500 mots simples². C'est ainsi que dans le vocabulaire primitif de Zamenhof il n'y avait qu'un seul et même mot (**ŝancel**) pour traduire les deux idées synonymes *chanceler* et *hésiter*; aujourd'hui, le mot **hezit** s'est introduit dans l'usage courant de la langue internationale, où il a pris un sens moral, tandis que le mot **ŝancel** (qui auparavant s'appliquait au moral et au physique) ne s'applique plus qu'au sens physique. Le nouveau mot **hezit** a pu s'imposer parce que la distinction ainsi faite entre les mots **ŝancel** et **hezit** pouvait être perçue clairement, au sens international. On voit aussi que l'introduction du nouveau mot **hezit** a réduit l'extension du mot **ŝancel**, c'est-à-dire que l'introduction d'un mot nouveau retentit sur le sens d'un ou plusieurs mots existant antérieurement en limitant leur extension, ou si l'on veut leur élasticité; ainsi, plus on crée de mots simples, plus les mots perdent de leur élasticité et plus la langue devient difficile à apprendre. C'est pourquoi il ne faut introduire des mots nouveaux qu'avec une grande circonspection, et surtout ne pas créer des synonymes de sens trop voisins, car la distinction entre ces synonymes ne serait plus interprétée de la même manière par des individus de langues et de races différentes.

¹ Les moyens de communication font la cohésion d'une langue et préviennent son morcellement dialectal. (Voir *Cours de ling. gén.*, p. 288.)

² Il s'agit ici bien entendu du vocabulaire de la langue commune, et non des vocabulaires techniques dus à l'initiative privée de différents spécialistes; ces derniers vocabulaires ne sont pas encore officialisés.

Il y a toutefois encore un cas où la création de mots synonymes est à recommander: ce cas se présente lorsque l'idée à exprimer exigerait la formation d'un mot composé trop compliqué et dont l'aspect serait par suite trop rébarbatif. Ainsi, dans la littérature primitive de l'Esperanto on rencontre quelquefois le mot **tag'nokt'egal'o**, qui signifie littéralement „égalité du jour et de la nuit“; ce mot trop long et encombrant a fait place depuis au nouveau mot **ekvinoks** qui est plus international. Les mots composés ont du bon, ils forment le soutien de la langue internationale en réduisant le vocabulaire des mots simples, mais il ne faut pas en user au delà d'une certaine limite.

6. *Principe de nécessité et de suffisance, ou suppression des mots insuffisamment motivés.*

Le vocabulaire d'une langue artificielle ne donne la signification que des mots simples (racines ou affixes). La signification des mots composés est basée avant tout sur l'analyse de leur contenu. Pour que cette signification soit claire il est donc nécessaire que tous les mots composés soient des mots *entièrement motivés*, c'est-à-dire que la composition de ces mots doit satisfaire au principe de nécessité et de suffisance énoncé au chapitre premier (p. 13). D'après ce principe, un mot composé doit contenir tout ce qui est nécessaire, et seulement ce qui est nécessaire, pour évoquer clairement l'idée dont il est le signe.

Le mot *couronn'er*, par exemple, est un mot entièrement motivé, car en analysant ce mot (comme nous l'avons fait p. 14), on trouve qu'il signifie „faire l'action caractérisée par l'objet couronne“; ce mot évoque donc clairement l'idée dont il est le signe. Au contraire, le mot français *plum'er* n'est que partiellement motivé, car par l'analyse de son contenu, ce mot signifie „faire l'action caractérisée par l'objet plume“, résultat insuffisant pour évoquer l'idée dont le mot *plum'er* est le signe. La signification de ce mot composé repose donc en partie sur la tradition, ce qui dans une langue naturelle n'offre pas d'inconvénient, d'autant plus que le dictionnaire fournit la signification de tous les mots, composés ou non. Dans la langue internationale par contre, on pourra bien traduire le mot *couronn'er* par **kron'i**, mais on ne pourra pas traduire le mot *plum'er* par **plum'i**, puisque le dictionnaire de cette langue ne donne la signification que du substantif **plum** et de la désinence verbale **i**, et que ces deux données sont insuffisantes pour déterminer l'idée que le mot **plumi** devrait évoquer. Pour traduire le mot *plumer* on emploiera le mot **sen'plum'ig'i**, construit au moyen de la préposition **sen** (sans), du substantif **plum** (*plume*), du suffixe verbal **ig** (*rendre*) et de la désinence de l'infinitif **i**;

ce mot est entièrement motivé, car d'après les règles de l'analyse des mots (p. 11), on a: **sen'plum'igi** = „**igi sen plum**“, c'est-à-dire „rendre sans plume“, donc „plumer“.

En résumé, à défaut de tradition, la langue internationale ne doit admettre que deux sortes de mots: les mots simples (immotivés) et les mots composés entièrement motivés. Tous les mots qui ne sont que partiellement motivés sont à rejeter.

7. Principe de l'autonomie des mots.

Du moment que la langue internationale ne contient que des mots entièrement motivés, c'est-à-dire que la signification de chaque mot résulte de l'analyse directe de son propre contenu, il n'est plus nécessaire d'établir entre les mots des liens de dérivation.

Nous avons vu que, même en français, ce point de vue est soutenable (tout au moins pour les mots entièrement motivés); ainsi, par exemple, pour déterminer la signification des mots *utilité*, *écriture*, etc., nous n'avons pas eu besoin de considérer ces mots comme les substantifs „dérivés“ d'un adjectif ou d'un verbe; nous avons constaté que tout adjectif, comme *util*, contient l'idée générale „qualitative“ (qual), et tout verbe, comme *écri*, l'idée générale „agir“ (ag); on a donc d'après nos règles d'analyse:

util'ité = *util(qual)'ité* = „qualité util“,

écriture = *écri(ag)'ture* = *écri(ag)'tion* = „action écri“.

En Esperanto, l'analyse des substantifs **util'o**, **skrib'o**, etc., sera toute pareille: l'idée adjectivale „qual“ est exprimée dans cette langue par le suffixe **ec**, l'idée verbale „ag“ par **ag**, l'idée substantivale *ité*, *ture*, *tion*, etc., par la désinence **o**; **ec'o** signifie donc *qualité* et **ag'o**, *action*. On a par suite, comme pour la langue française:

util'o = **util(ec)'o** = „*eco util*“,

skrib'o = **skrib(ag)'o** = „*ago skrib*“.

Les mots **util'o**, **skrib'o** sont donc traités, non pas comme des substantifs supposés dérivés de l'adjectif **util** ou du verbe **skrib**, mais comme des mots composés entièrement motivés, c'est-à-dire comme des structures indépendantes.

8. Principe du renversement, ou principe général de la composition des mots.

Considérons d'abord les mots composés de deux mots simples. De même, que pour la numération il a fallu faire un choix entre le système latin (*quarante cinq*) et le système germanique (*fünf und vierzig*), puisque ces deux formes sont l'une et l'autre entièrement motivées, de même on doit choisir, pour la composition de deux mots simples, entre la forme latine (*timbre-poste*) et la forme

germanique (*Postmarken*), car l'une et l'autre sont entièrement motivées, c'est-à-dire qu'elles satisfont toutes deux au principe de nécessité et de suffisance.

Zamenhof a adopté le système germanique; c'est en effet le meilleur et cela pour plusieurs raisons: d'abord avec la méthode latine on ne peut guère construire que des mots composés de deux mots simples, tandis qu'avec la méthode germanique on peut former des mots composés de trois, quatre, cinq mots simples ou davantage; ensuite, si l'on compare les deux formes *Teppich'haus* et *Haus (für) Teppiche*, on peut dire que la première de ces formes est synthétique et que la seconde est analytique; on voit donc qu'en allemand la forme synthétique d'une idée représentée par deux mots est inverse de la forme analytique, ce qui est conforme à la logique, qui veut que la synthèse soit l'inverse de l'analyse; au contraire, en français, la forme synthétique (*timbre-poste*) et la forme analytique (*timbre de poste*) ne sont point inverses; l'une n'est que l'abréviation de l'autre. Du reste, nous avons déjà dit (p. 16) que les mots du type *timbre-poste* ne sont pas de vrais mots composés, parce que le trait d'union n'est pas une soudure complète de deux mots, comme celle de *Postmarken* en allemand. Enfin, avec le système germanique, le signe du pluriel tombe naturellement à la fin du mot composé (*Teppich'häuser*), tandis qu'avec le système latin le pluriel tombe au milieu du mot (*timbres-poste*).

Mais il y a une autre raison, encore plus péremptoire, pour préférer le système dit à renversement, c'est qu'en réalité il n'est pas seulement germanique, il est international: nous avons vu en effet que ce système existe même dans les langues latines, pour tous les mots composés au moyen d'un mot-racine et d'un mot-affixe (préfixe ou suffixe); ainsi le mot français *sur'voler*, par exemple, signifie bien „voler sur“ conformément à la loi de renversement; le mot *béal'ifier* signifie „ifier béat“ (rendre béat); *héro'ine* signifie „ine héro“ (*femelle espèce héro*), etc., etc.

Aussi, en Esperanto, la seule et unique loi de composition des mots est la loi de renversement (par exemple **skrib'mašin** signifie *machine à écrire*); il n'y a qu'un seul cas d'exception (cas logique, voir règle 10, p. 11): celui où le premier élément étant une préposition ou un nombre, le second élément est le complément direct du premier (par exemple: **sen'gen'o** signifie „le sans-gêne“). Nous allons du reste traiter quelques exemples.

Exemples d'analyse et de synthèse.

Remarques préliminaires. — L'analyse et la synthèse des mots en Esperanto est beaucoup plus facile que dans les langues naturelles, parce que tous les mots y sont entièrement motivés et

parce que tous les mots simples (racines et affixes) y restent absolument invariables de forme; en outre, tous les affixes, y compris les désinences, sont des mots autonomes, ayant une signification propre, fournie par le dictionnaire.

Les mots fondamentaux, dernier résidu de l'analyse des mots, sont les suivants:

L'idée substantive générale de *chose* (abstraite ou concrète) peut être traduite par le mot-désinence **o** (ex.: **pluv'o**, *la pluie*), ou par le mot-suffixe **aj** (ex.: **skrib'aj**, *un écrit, une chose écrite*), ou encore par le mot-radical **objekt** (*objet*).

L'idée adjectivale générale, *qual* ou *propre à* peut être traduite par le mot-désinence **a** (ex.: **hom'a**, *humain, propre à l'homme*), ou par le mot-suffixe **ec**, qui signifie *qual, qualitatif, de qualité* (ex.: **hom'ec'o**, *humainité, hom'qual'ité, qualité d'homme*), ou encore par le mot-radical **kvalit** (*qual, d'où kvalit'o, qual'ité*).

L'idée verbale générale, *agir, faire* (une action) ou *être* (dans un état), peut être traduite par le mot-désinence **i** (ex.: **kron'i**, *couronner*), ou par le mot-suffixe **ad** (ex.: **kron'ad'o**, littéralement *couronn'ag'tion*, c'est-à-dire *couronn'ement, action couronne*), ou encore par les mots-racines **ag** (*agir*), **far** (*faire*), **est** (*être*).

L'idée adverbiale générale, *à la manière*, peut être traduite par le mot-désinence **e** (ex.: **agrab'le**, *agréablement, à la manière agréable*), ou par le mot-radical **manier** (*manière*).

En Esperanto, comme en français, on ne peut pas employer une racine verbale sans y ajouter la terminaison de l'infinitif, ou d'un autre temps de la conjugaison. Ainsi, on ne dit pas: le verbe **ag**, mais: le verbe **ag'i** (comme en français on dit: le verbe *agir* et non pas: le verbe *ag*), quoique la forme **agi** contienne un pléonisme; ce pléonisme est justifié par le fait que le mot-désinence **i** exprime non seulement l'idée verbale, mais aussi l'idée d'infinitif; ainsi, tous les verbes se terminent en **i**, qu'ils soient primitifs comme **ag'i**, ou composés comme **kron'i**.

Zamenhof termine de même tous les substantifs par la désinence **o**, et tous les adjectifs par la désinence **a**, qu'ils soient composés (comme **hom'a**, **skrib'o**) ou primitifs (comme **grand'a**, **hom'o**). Evidemment, le mot **grand'a** (littéralement *grand'eux*) contient un pléonisme; mais il ne faut pas oublier que les désinences **a** et **o** désignent en Esperanto, non seulement l'idée adjectivale ou substantivale, mais aussi l'idée de nominatif (par opposition à l'accusatif **grand'a'n**, **hom'o'n**); en outre, sans les désinences **a** et **o**, on ne pourrait pas former le pluriel **grand'a'j** **hom'o'j** (*des hommes grands*). La solution adoptée par Zamenhof semble donc bien la plus pratique à tous les points de vue. Du reste, les finales pléonasmiques **a**, **o**, **i**, disparaissent dans les mots composés: **grand'duk'o** (*grand'duc*), **hom'best'o** (*bête-homme*), **skrib'mašin'o** (*machine à écrire*), etc.

1. Analyser le mot **kron'i**. — Cette analyse est en tout point semblable à celle du mot français *couronner* (voir p. 14). On a donc, comme en français:

kron = **kron(objekto)** = „objekto kron“
couronne = *couronne(objet)* = „objet couronne“,

puis:

i = **ag'i** = „fari agon“
er = *ag'ir* = „faire l'action“,

d'où finalement:

kron'i = „i kron“ = *fari agon* (karakterizatan per) *objekto kron*,
couronn'er = „er couronn“ = faire l'action (caractérisée par) l'objet couronne.

2. Analyser le mot **kron'ad'o**. — Le suffixe **ad** exprime l'idée verbale générale; il est donc synonyme de la désinence **i** et du mot-radical **ag** (*agir*). On peut donc écrire, ou bien:

kron'ad'o = **kron'i'o** = *couronn'e(r)'ment*,

ou bien:

kron'ad'o = **kron'ag'o** = „ago kron“

c'est-à-dire: „action (caractérisée par) couronne“.

3. Analyser le mot **hom'a**. — On a, comme en français:

hom'a = „a hom“ = „propra (je) hom“
hum'ain = „ain hom“ = „propre (à l') homme“.

4. Analyser le mot **hom'ec'o**. — Le suffixe **ec** exprime l'idée adjectivale générale; il est donc synonyme de la désinence **a** et du mot radical **kvalit** (*qual*). On peut donc écrire, ou bien:

hom'ec'o = **hom'a'o** = *hum'ain'ité*,

ou bien:

hom'ec'o = **hom'kvalit'o** = „kvalito hom“

c'est-à-dire: „qualité (d') homme“.

5. Analyser le mot **internaci'a**. — Par la loi de renversement, on a:

par contre: **internaci'a** = „a internaci“;

internaci = „inter naci“

sans renversement, parce qu'ici **naci** est le complément direct de la préposition **inter**. Donc en résumé:

internacia = „a inter naci“

c'est-à-dire: „qui est entre nations“ ou „propre (à) entre nations“.

6. Analyser le mot **tri'angul'o**. — On a de même (puisque **angul** est le complément direct du nombre **tri**):

triangul'o = „o triangul“ = *o tri angul*,

c'est-à-dire „chose (qui est) trois angles“, car la désinence **o** exprime l'idée substantivale générale de „chose“.¹

7. Analyser le mot **grand'o**. — On a:

grand'o = „o grand“ = „chose grand“.

Cette analyse est insuffisante, car la désinence **o** (idée substantivale) signifie: „chose abstraite ou concrète“, de sorte que **grando** pourrait signifier aussi bien „une chose grande“ (idée concrète) que „grandeur“ (idée abstraite). Pour pou-

¹ En français, on a aussi *tri'angle* = „(chose qui est) trois angles“, comme *coupe-papier* = „(chose qui) coupe papier“, seulement l'idée „chose qui est“ est sous-entendue, tandis qu'en Esperanto elle est exprimée par la désinence **o**. La langue internationale n'admet en effet que des mots entièrement motivés; ainsi *coupe-papier* se traduira **paper'tranĉilo** (*Papier'messer*).

la préposition *al*, déjà existante en Esperanto pour exprimer le „mouvement vers“). Ainsi, la langue internationale pourra servir comme modèle d'analyse logique du langage, et rendre comme tel les plus grands services dans l'enseignement pédagogique.

3. PLURIEL. — Remplacement du pluriel en *j* par le pluriel en *n*, le seul dont la fréquence n'engendre pas la monotonie, comme le prouvent les langues allemande, hollandaise, etc., tandis que la fréquence des finales *oj, aj, ojn, ajn, uj, ujn*, de l'Esperanto est désagréable, surtout si l'on y porte l'accent tonique, comme le font souvent les Français, habitués à appuyer sur la dernière syllabe.

4. MOTS CORRÉLATIFS. — Régularisation et agrandissement de la table des mots corrélatifs (voir le tableau de la p. 23).

5. PRÉPOSITIONS. — Régularisation des prépositions relatives au temps et à l'espace, et introduction des nouvelles prépositions nécessaires et suffisantes pour s'orienter clairement dans le temps (à une dimension) et dans l'espace (à trois dimensions) (voir la figure de la p. 32).

6. VOCABULAIRE. — Modification ou changement de quelques mots; réforme d'ailleurs sans importance, car une langue artificielle ne vit pas tant par les mots qui constituent son vocabulaire que par sa simplicité, sa régularité et son mécanisme logique, seuls capables de remplacer la tradition manquant.

Ces mots sont d'ailleurs excessivement peu nombreux et ne représentent guère que le 2% du vocabulaire.

* * *

Jusqu'ici un seul essai, vraiment sérieux, de réforme de l'Esperanto a été tenté. Cet essai fut fait en 1907; il est connu aujourd'hui sous le nom d'Ido, c'est-à-dire „le fils, le descendant de l'Esperanto“. Reste à savoir s'il en est le fils légitime.

L'effort fait pour substituer l'Ido à l'Esperanto a été considérable, et il aurait pu aboutir, si les auteurs de ce projet n'avaient malheureusement pas dépassé le but à atteindre. Lorsqu'un chirurgien doit opérer un abcès, il fait l'opération qui est nécessaire et suffisante pour obtenir la guérison: s'il n'opère pas assez profondément, le mal ne guérit pas, mais s'il opère trop profond, il met en danger la vie du patient. Quiconque prétend réformer l'Esperanto doit avant tout conserver la belle simplicité et régularité de sa structure. C'est ce que l'Ido n'a pas fait, car la réforme qu'il propose entraîne de nombreuses exceptions aux règles générales posées par Zamenhof, soit pour l'alphabet, soit pour la grammaire, soit pour l'accent tonique. Au lieu d'introduire les changements strictement nécessaires et suffisants pour libérer l'Esperanto de ses entraves, les auteurs de l'Ido, MM. de Beaufront et Couturat, proposèrent une série de modifications inutiles, et M. Couturat tenta de remplacer le système naturel de construction des mots de l'Esperanto par un nouveau système de son propre cru.

Tout l'édifice était ainsi mis en danger, car quitter le roc qui sert de base à la langue du Dr Zamenhof, c'était se lancer dans l'inconnu, la nouvelle langue n'ayant pas subi, comme l'Esperanto, l'épreuve du feu, c'est-à-dire celle de la langue parlée. Aussi les Espérantistes eurent-ils raison de résister. Examinons maintenant le côté théorique afin de voir, si au moins, vue de ce côté, la réforme proposée se justifiait.

Jusqu'aux environs de 1907, aucun espérantiste n'avait eu l'idée d'étudier la structure de la langue de Zamenhof au point de vue logique, et les linguistes eux-mêmes ne se préoccupaient guère de la structure logique du langage. Aussi, lorsque M. Couturat proposa son nouveau système de dérivation, il n'y avait personne qui pût réfuter ce système et répondre à la logique par la logique.

Aujourd'hui, il en est autrement. De nombreux travaux ont paru sur le sujet. Je vais donc tâcher de résumer en quelques lignes les raisons pour les-

quelles l'Ido me paraît inférieur à l'Esperanto, même au point de vue purement théorique.

1. Alphabet. — L'Ido a supprimé toutes les lettres de l'Esperanto possédant un signe diacritique. Certes voilà une réforme que l'on devrait approuver sans restriction, s'il n'y avait le revers de la médaille. Pour supprimer le *ĉ* et le *ŝ*, Ido a introduit les digrammes *ch* et *sh*, et il parvient ainsi à conserver à certains mots, comme *chambro, shipo*, etc., l'aspect ordinaire que ces mots ont en français, en anglais, etc.; mais à quel prix! La langue internationale doit conserver le principe de l'écriture phonologique, afin de pouvoir exprimer sans ambiguïté, et par la seule écriture, la prononciation des noms propres, des noms géographiques, ainsi que celle des mots des différents langues naturelles. Or, les digrammes *ch* et *sh* ne se prononcent pas comme se prononcent, séparées, les lettres qu'ils contiennent (*c + h, s + h*). Ils enfreignent donc le principe: à une seule lettre (ou groupe de lettres), un seul son.

Mais ce n'est pas tout. L'Ido, comme l'Esperanto, fait un emploi constant de mots composés; il en résulte que les digrammes se heurtent fréquemment les uns les autres et que l'on ne voit plus, de prime abord, comment on doit prononcer des mots tels que: *mushchaso, fishchaso, poshhortojo*, etc.

En outre, lorsqu'un *c* ou un *s* se trouve à la fin du premier mot, et un *h* au commencement du second, on ne voit pas tout de suite si l'on doit prononcer *chashundo* ou *chas'hundo* (chien de chasse), tandis qu'en Esperanto (*ĉashundo*), il n'y a jamais de doute, car les digrammes n'existent pas dans cette langue. La langue internationale peut sans inconvénient admettre des lettres abrégées, telles que *c* (= *ts*), *x* (= *ks*), etc., mais elle doit mettre à l'index toute espèce de digrammes.

Enfin, l'Ido emploie des doublets, tels que *k* et *q* qui ont le même son, de sorte qu'il viole le second principe: à un seul son une seule lettre, et de quelle façon! Il écrit *quar* (quatre) et *kin* (cinq)! uniquement parce que, s'il écrivait *quin*, ce mot se confondrait avec l'accusatif de *qui*. Ceci nous amène à constater que l'Ido a introduit dans l'Esperanto un grand nombre de modifications, non pas dans un but de progrès, mais parce que le nouveau système qu'il présentait ne s'accordait plus avec les formes déjà existantes en Esperanto. C'est ainsi que l'Ido remplace le mot *nacio* par *naciono*, uniquement pour pouvoir y accoler son suffixe *al* (*nacion'al'a*) et parce que son pluriel en *i* ne convenait pas à la forme *nacio* (*nacii*). Or, un des mérites de Zamenhof consiste précisément en ce qu'il a su ne conserver des mots naturels que ce qui est nécessaire et suffisant pour les reconnaître; en effet, dans toutes les langues, qui (comme l'anglais, l'allemand ou l'Esperanto) font un grand usage de mots composés, les mots usuels sont plus courts que dans les langues latines, afin de faciliter la composition des mots (ex.: *steamship, Weltsprachamt*, etc.). Or, il est évident qu'un mot comme *naci* entre plus facilement en composition que *nacion*. Par exemple *nacilingve* („en langue nationale“) se prononcera plus facilement que *nacionlingve*; et cela n'est qu'un exemple entre mille¹.

¹ Autre exemple: En Esperanto le préfixe *mal* désigne le contraire, ainsi de *sana* (sain), *amiko* (ami), on dérive régulièrement *malsana* (malade), *saniga* (salubre), *malsaniga* (malsain), *malamiko* (ennemi). Comme l'Ido a introduit le suffixe *des* pour désigner le contraire, et que les dérivés réguliers *dessana, desamiko* sont inacceptables, il a été obligé de créer des mots nouveaux: *sana* (sain), *malada* (malade), *nesalubra* (malsain), *amiko* (ami), *enemiko* (ennemi), ce qui fait 5 racines différentes là où l'Esperanto, avec tout autant de clarté, n'en emploie que 2! et le même fait se présente pour beaucoup d'autres contraires. Vraiment, ce n'était pas la peine de réformer l'Esperanto pour obtenir de pareils résultats. Lorsqu'on commence à employer des mots spéciaux pour exprimer l'idée contraire, on ne sait plus où s'arrêter et l'on alourdit inutilement le vocabulaire. Aussi ai-je adopté la règle suivante, qui me paraît la plus conforme au principe de nécessité et de suffisance: pour tous les mots qui font partie de la grammaire, c'est-à-dire le comparatif, le superlatif, les conjonctions, prépositions, etc., le préfixe du contraire n'est pas admis (ainsi l'on dira: *yes, ne; pli, min; pley, myen; super, under; anter, poster*, etc.); au contraire, pour le vocabulaire proprement dit, j'ai conservé, pour exprimer les contraires, le suffixe *mal* de Zamenhof.

Pour en revenir à l'alphabet, notre conclusion est qu'on ne doit pas tout sacrifier à la suppression des lettres accentuées. Ces lettres ne seront gênantes que jusqu'au jour où tous les imprimeurs les posséderont. Il faut seulement les réduire au minimum nécessaire et suffisant pour conserver l'écriture phonologique sans mutiler l'aspect des mots tirés des langues naturelles. L'Esperanto en emploie une trop grande quantité, mais trois lettres accentuées sont nécessaires : ce sont les lettres *ĉ*, *ŝ*, *ĝ*, sans lesquelles beaucoup de mots, tels que *manĝi*, *ĝirafo*, *logi*, *horloĝo*, etc., seraient mutilés, comme en Ido (*manĵar*, *jirafo*, *lojar*, *horlojo*). L'emploi fréquent du *j* en Ido rend aussi cette langue plus difficile à prononcer pour la plupart des peuples ; le *ĝ* (= *dj*) est plus répandu.

En résumé, on peut dire que l'Esperanto a enfreint le principe de suffisance en introduisant un trop grand nombre de lettres accentuées, tandis que l'Ido a enfreint le principe de nécessité en ne conservant pas les lettres accentuées nécessaires pour maintenir à la fois l'écriture phonologique et l'aspect habituel des mots tirés des langues naturelles.

Outre les défauts signalés ci-dessus, l'Ido en a introduit un autre qui est plus grave, parce qu'il jette le trouble dans la prononciation des mots basée sur l'écriture. L'Ido a bien, comme l'Esperanto, deux lettres distinctes pour désigner l'*i* voyelle (*i*) et l'*i* consonne (*y*), mais dans une série de cas l'*i* se prononce comme l'*y*, ainsi *sekretario* se prononce *sekretaryo* de sorte que l'accent tonique qui devrait être sur le *i* se trouve transporté sur l'*a*, sans qu'aucun signe extérieur avertisse le lecteur de cette transposition. De même, l'*u* est tantôt voyelle (*urbo*, *duesma*), tantôt consonne (*linguo*, *audar*). Et ceci nous amène à parler de l'accent tonique.

2. Accent tonique. — En Esperanto, l'accent tonique est toujours sur l'avant-dernière syllabe, et cette règle ne souffre pas d'exception. Mais en Ido, la finale *ar* de l'infinitif ne se soumettant pas facilement à la dite règle, on a été obligé de porter exceptionnellement l'accent sur la dernière syllabe des infinitifs, tout en les conservant sur l'avant-dernière pour les autres cas. En outre, le fait que dans les mots comme *linguo*, *sekretario*, et beaucoup d'autres, le *i* et le *u* sont brefs et ne comptent plus comme syllabes, fait souvent hésiter sur le choix de la syllabe où l'on doit porter l'accent tonique.

Tous ces petites exceptions aux règles générales de la grammaire sont autant de mouches qui volent autour de celui qui parle, et on ne comprend pas que les Idistes s'y soumettent, alors que M. Jespersen lui-même, dans la préface du dictionnaire Français-Ido, déclare en propres termes : „Dans le domaine de la grammaire, il y a une chose qui peut être exigée, d'une façon absolue, de tout système aspirant à être employé comme langue internationale, c'est la parfaite régularité. Toute exception aux règles ne ferait que compliquer l'ensemble et rendre l'emploi des formes difficile et incertain pour tout le monde.* On ne saurait mieux condamner l'Ido.

3. Pluriel. — En Ido, le pluriel de *homo* est *homi*. Ce pluriel par lui-même n'est pas mauvais, mais il a le grand inconvénient d'entraîner comme conséquence le changement de l'infinitif de l'Esperanto et l'invariabilité de l'adjectif. En effet, si l'adjectif s'accordait avec le substantif, comme en Esperanto, le pluriel de *homa besto* serait *homi besti*, et l'on ne distinguerait plus au pluriel, les adjectifs des substantifs.

Or, l'invariabilité de l'adjectif, acceptable dans une langue naturelle, comme l'anglais, qui possède une syntaxe rigide, est un grand défaut pour la langue internationale, qui doit avoir assez de souplesse pour s'adapter aux mentalités différentes des diverses races. L'adjectif doit pouvoir être séparé de son substantif, ce qui n'est possible la plupart du temps que s'il s'accorde avec lui. Il faut pouvoir aussi, tout en conservant l'invariabilité de l'article, distinguer entre „la plus belle“ et „les plus belles de ces pommes“, ce qui exige l'accord de l'adjectif.

4. Accusatif. — L'Ido supprimé l'accusatif obligatoire de l'Esperanto, et lui a substitué un accusatif qui ne s'emploie que lorsqu'il y a inversion de l'ordre naturel des mots (sujet, verbe, objet).

Pour une fois que l'Ido a pratiqué sur l'Esperanto une réforme utile, il ne faut pas passer le fait sous silence, et il faut reconnaître que l'Ido a eu cette fois raison (et cela parce que, contrairement à son habitude, l'Ido a observé ici le principe de nécessité et de suffisance, que par contre le Dr Zamenhof avait enfreint dans ce cas, contrairement lui aussi à son habitude).

Aussi, n'ai-je pas hésité à suivre ici l'exemple de l'Ido ; j'ai seulement remplacé la désinence *n* de l'accusatif par une préposition (*e*) qui ne s'emploie que lorsqu'il y a renversement de l'ordre naturel des mots. L'emploi d'une préposition accusative est conforme, non-seulement à la logique, mais aussi à l'évolution de nos langues, qui tendent à devenir de plus en plus analytiques. En outre, la préposition accusative porte sur tout le complément, composé souvent de plusieurs mots, tandis que la désinence *n* doit être répétée pour chaque mot de ce complément.

5. Vocabulaire. — En Esperanto le vocabulaire est réduit au strict minimum nécessaire et suffisant pour la langue courante ; ce vocabulaire ne contient qu'environ 3500 mots, nombre suffisant, grâce à l'emploi systématique de préfixes et de suffixes, qui sont de véritables mots à signification bien déterminée. La langue internationale de l'avenir doit être en effet une langue pratique, facile à apprendre et à la portée de tout le monde. On ne doit donc pas alourdir inutilement son vocabulaire par l'introduction de trop de mots ou suffixes presque synonymes les uns des autres,¹ car, une fois lancé dans cette voie, on ne sait plus où s'arrêter.

Les auteurs de l'Ido ont édité un vocabulaire trop volumineux, à mon avis, pour l'usage courant, et rempli de mots qui, conçus à priori, n'ont pas encore été mâchés par une masse parlante, comme ceux du dictionnaire de l'Esperanto. Ici comme ailleurs, le meilleur outil est celui qui est exactement conforme au principe de nécessité et de suffisance. Il est facile en effet, et peu coûteux, de fabriquer et collectionner des mots ; on n'a qu'à puiser dans le réservoir inépuisable des langues naturelles. Mais on n'obtient ainsi qu'un amas de mots inertes, qui ressemble aussi peu à une langue vivante, qu'un tas de pierres ne ressemble à une maison habitée, ou tout au moins prête à être habitée.

D'ailleurs, comme le sens précis d'un mot ne peut être fixé que par un long usage, il est tout à fait illusoire de vouloir créer trop de mots synonymes, car la nuance qui différencie deux mots synonymes sera interprétée différemment par un Français, un Anglais ou un Russe. Il ne faut introduire des mots nouveaux qu'au fur et à mesure des besoins et ne les accepter que lorsque leur signification se différencie d'une manière claire et nette (au point de vue international) des mots déjà existants. C'est pourquoi le vocabulaire placé à la fin de cette brochure, ne contient guère que les mots de l'Esperanto primitif et ceux qui après trente années de pratique sont devenus d'un usage courant chez les Espérantistes. Cela ne signifie pas que nous ayons accepté tous les mots introduits par l'usage ; nous avons admis de préférence ceux qui ont été vérifiés par le Comité linguistique espérantiste et nous avons profité de l'occasion pour corriger certaines formes défectueuses, ce que ne pouvait faire le dit Comité, lié comme il l'est par le vocabulaire primitif de Zamenhof.

Du reste, je ne prétends pas sous-estimer le travail de patience qui a été nécessaire pour élaborer le vocabulaire de l'Ido, et toutes les fois que j'ai eu à modifier ou remplacer un mot du vocabulaire de l'Esperanto, j'ai consulté celui de l'Ido, qui m'a rendu ainsi de grands services. C'est de là que j'ai tiré

¹ Nous parlons ici du vocabulaire de la langue courante et non pas des vocabulaires techniques.

les mots *irge, omni, sioro, skrubo*, etc., et bien d'autres. Les formes *irge* et *omni*, en particulier, remplacent avantageusement les barbarismes *ayn* et *ĉiu* de l'Esperanto, et ces deux mots sont d'un usage si courant et si important, que l'on peut dire que, si l'Ido n'avait servi qu'à introduire ces deux mots dans la langue internationale, il n'eût pas été inutile. Et si le projet que je présente ici doit jamais servir au perfectionnement de cette langue, c'est à l'Ido en définitive qu'on le devra, car c'est lui qui a forcé les espérantistes à étudier de plus près l'outil dont ils se servaient jusqu'alors inconsciemment.

6. Structure des mots. — Je pourrais me passer de faire une critique approfondie de la structure des mots en Ido et me borner à mettre en évidence le fait qui domine tout le débat: le système de dérivation de l'Ido est mort-né, parce qu'il enfreint la loi du moindre effort, qui régit toutes les langues naturelles sans exception. Ce principe consiste à ne dire toujours que ce qui est nécessaire et suffisant (dans des circonstances données), pour exprimer clairement la pensée.

Il est déjà assez difficile de faire vivre une langue artificielle; mais faire vivre une langue artificielle, qui enfreint le principe de nécessité et de suffisance, est une impossibilité! C'est là qu'est la différence profonde entre l'Ido et l'Esperanto.

En Esperanto, par exemple, on exprime l'idée adjectivale par le mot-désinence *a* (qui signifie: „qui est“, „de qualité“, ou „relatif à“); ex.: *hom'a* („hum'ain“, „qui est homme“, „de qualité homme“, ou „relatif à un homme“). Il n'existe donc qu'un adjectif correspondant à un mot-racine donné. En Ido, au contraire, il y a trois adjectifs pour une seule racine: l'adjectif *a* signifie seulement „qui est“, l'adjectif *ala* signifie „relatif à“, et l'adjectif *oza* signifie „qui a“, „qui contient“. Ido dit par exemple: *homa besto* („une bête humaine“, „une bête qui est un homme“), *homala mano* („une main humaine“, „une main relative à un homme“), et *homoza tombi* („des tombes humaines“, des tombes qui contiennent des hommes“). Remarquons que la langue française, qui passe pour une langue claire, n'emploie dans les trois cas qu'un seul et même adjectif („humain“), tandis qu'en Ido, pour chaque adjectif qui vous vient sur les lèvres, on doit se demander, avant de pouvoir l'employer, à laquelle des trois catégories il appartient! Mr. Couturat a voulu prévoir d'avance tous les cas de confusion qui pourraient se présenter, et il n'y arrive qu'en obligeant l'orateur à faire des distinctions, qui dans 99 cas sur 100 sont inutiles. En Esperanto, au contraire, on ne fait la distinction que lorsqu'elle est nécessaire; ainsi, si l'on estime qu'il y a lieu de distinguer entre „relation spatiale“ et „chambre spacieuse“, on dira *spac'a rilato* et l'on formera simplement le mot composé *spac'hav'a* („qui a de l'espace“) pour le cas de „chambre spacieuse“ (*spachava ĉambro*), car il est plus simple de former 1 fois un mot composé que d'employer le suffixe *oz* 99 fois inutilement; et si l'on trouve que le mot *spachava* est trop lourd, on dira simplement *spaca ĉambro*, expression qui n'offre aucune ambiguïté, même sans contexte.

On ne comprend pas que l'Ido veuille justifier, par des arguments purement théoriques, l'emploi de suffixes inutiles pour la compréhension, alors qu'il reproche à l'Esperanto d'imposer à ses adeptes l'usage obligatoire de l'accusatif dans les cas où celui-ci n'est pas nécessaire. Ces suffixes parasites (*oz, al*, etc.) font penser involontairement au symbole choisi par les Idistes (étoile à six pointes sur fond bleu). Des goûts et des couleurs on ne saurait discuter, mais une chose est certaine, c'est que cinq pointes sont nécessaires et suffisantes pour faire l'étoile, celle de l'Esperanto tout au moins (étoile verte à cinq pointes). La sixième pointe est de trop.

* * *

Examinons maintenant les deux règles fondamentales de dérivation posées par M. Couturat. La première s'énonce ainsi:

1. Le substantif dérivé directement d'un adjectif désigne la personne qui possède la qualité exprimée par cet adjectif.

D'après cette règle, si de l'adjectif *granda* on dérive le substantif *grando*, ce substantif désignerait „un homme grand“! Je pense, que M. Couturat s'est dit: *grando* est le substantif de *grand*, donc ce mot peut signifier indifféremment la „grandeur“ (idée abstraite), ou bien „un objet grand“, ou encore „un homme grand“ (idées concrètes), et il faut poser une règle fixe de dérivation pour supprimer cette ambiguïté. Raisonner ainsi, c'est faire une analyse superficielle du mot *grand'o*, et oublier que tout mot évoquant une idée particulière (comme „pomme“ par exemple), contient implicitement en lui-même une série d'idées de plus en plus générales („fruit“, „chose“, „idée substantive“), qui l'accompagnent dans toutes ses pérégrinations, et ceci est de la plus haute importance pour l'analyse exacte des mots. Du fait, par exemple, que le mot *Lyon* contient en lui-même l'idée plus générale de *France*, il s'en suit immédiatement que le mot composé *Lyonn'ais* signifiera *Franc'ais de Lyon*; on peut en effet écrire: *Lyon = Lyon(France)*, et par suite:

Lyonn'ais = Lyon(France)'ais = Franc'ais (de) Lyon,

en appliquant la loi générale de renversement de l'ordre des éléments dans les mots composés (*steamship = bateau à vapeur*).¹ Or, tout adjectif comme *grand, vrai, beau*, etc., contient en lui-même l'idée qualificative, c'est-à-dire l'idée adjectivale générale „de qualité“, ou plus simplement, l'idée „qual“ (en latin „qualis“). Et de même qu'on peut écrire: *pomme = pomme(fruit)*, *Lyon = Lyon(France)*, de même on peut écrire: *vrai, ou ver = ver(qual)*, et par suite:

ver'ité = ver(qual)'ité = qualité ver,

toujours d'après la loi de renversement.² En Esperanto, on désigne l'idée adjectivale „qual“ par le suffixe *ec*, et l'on a de même:

ver'o = ver(ec)'o = eco ver.

Ainsi le substantif *vero*, qui correspond à l'adjectif *ver*, signifie logiquement: „qualité *ver*“, *vérité*, et non pas „un homme *vrai*“: de même *grando* signifie „qualité *grand*“, „grandeur“, et non pas „un homme *grand*“.

La méthode d'analyse qui consiste à préciser le sens d'un mot, au moyen des idées plus générales contenues implicitement dans ce mot, est une méthode qu'on emploie constamment et d'une manière inconsciente dans le langage courant, lorsqu'on veut éviter une confusion possible entre des homonymes; on dira, par exemple, *son* (possessif), *son* (acoustique), *son* (grenus).

¹ La forme *steamship* ou *Dampfschiff* est la forme synthétique, tandis que la forme *bateau* (*à vapeur*) est la forme analytique, servant à exprimer une idée composée de deux éléments (*bateau et vapeur*). La loi de renversement, qui est générale en Esperanto, et du reste aussi en Ido, peut s'énoncer en disant que „l'ordre synthétique de deux mots (racines, affixes ou désinences), représentant une idée complexe, est inverse de leur ordre analytique“, ce qui est naturel, puisque la synthèse est l'inverse de l'analyse.

Cette loi du reste existe aussi dans les langues naturelles, malgré les nombreux cas d'exception apparente que présentent les langues latines, car les expressions telles que *timbre-poste, assurance-vieillesse*, etc. ne sont pas de vrais mots composés; ce sont de simples abréviations (*timbre de poste, assurance pour la vieillesse*), et ce qui le prouve, c'est qu'on ne peut pas écrire *timbreposte* en un seul mot, car si on le faisait, le signe du pluriel tomberait à faux, puisqu'on écrit logiquement *timbres-poste* et non des *timbrepostes*. La soudure des deux mots n'est donc pas possible, comme dans les mots anglais *postage stamps* ou allemand *Postmarken* (ou *Briefmarken*), car dans le mot français *timbre-poste*, il faut laisser la porte ouverte au milieu pour l's du pluriel.

² En français, le suffixe *ité* n'exprime pas la „qualité“, pas plus que le suffixe *tion* n'exprime „action“, car la partie ne peut être égale au tout. Ces deux suffixes expriment simplement l'idée substantivale générale, donc abstraite.

Il est d'ailleurs évident que, par son propre contenu, *grand'o* ne peut signifier „un homme grand“, puisque l'idée „homme“ ne se trouve contenue (ni explicitement, ni implicitement) dans aucun des deux éléments (*grand* et *o*) qui constituent ce mot. *Grand* est une idée adjectivale (abstraite) et *o* ne représente que l'idée générale de chose (abstraite ou concrète). On comprend dès lors pourquoi M. Couturat a cru qu'une règle de dérivation était nécessaire: c'est uniquement parce qu'il a voulu donner au mot *grando* une signification non conforme au contenu de ce mot.

Une condition, cependant, est nécessaire et suffisante, pour que la signification des mots composés (ou dérivés) puisse toujours être trouvée par l'analyse de leur contenu: il faut que tout mot simple ne contienne implicitement en lui-même qu'une seule idée grammaticale — car il est bien évident que le mot *avar'o* signifiera „un avare“, ou au contraire „l'avarice“, suivant que l'auteur de la langue artificielle aura mis une fois pour toutes dans le mot-racine¹ *avar* l'idée d'une „personne“, d'un „substantif“, ou qu'il y a aura mis l'idée „qualificative“, „adjective“.² Deux idées grammaticales différentes ne sauraient cohabiter dans le même mot-racine, sous peine de renoncer à toute analyse logique des mots. D'où la nécessité de classer les mots simples de toute langue artificielle en trois classes principales: les mots-substantifs³, qui contiennent toujours en eux-même l'idée de „chose“ (abstraite ou concrète), les mots-adjectifs, qui contiennent l'idée „qual“, „de qualité“, et les mots-verbes, qui contiennent l'idée „agir“, ou „être (dans un état)“. C'est ce qu'a fait Zamenhof, et après lui l'Ido, avec cette différence que ce dernier ne reconnaît que deux classes (les mots-verbes et les mots-noms) ce qui est insuffisant et a forcé son auteur à recourir à des règles de dérivation, tout-à-fait inutiles lorsqu'on conserve les trois classes traditionnelles du substantif, de l'adjectif et du verbe.

REMARQUE. — Pour compléter l'étude des rapports qui existent entre un adjectif et le substantif correspondant, il faut distinguer deux cas: s'il s'agit d'un adjectif primitif, il n'y a qu'un seul substantif qui lui corresponde directement; ainsi, à l'adjectif *grand* ne correspond que *grandeur* (*grand'o*); au contraire, à un adjectif non-primitif, comme *hum'ain* (*hom'a*), correspondent directement deux substantifs, l'un concret *homme* (*hom*), l'autre abstrait *hum'anité* (*hom'a'o*); le premier est obtenu en remplaçant la finale adjectivale *a* de *hom'a* par la finale substantivale *o* (on obtient ainsi *hom'o*), le second en ajoutant la finale *o* à la finale *a* (ce qui donne *hom'a'o*)³. Ce dernier substantif est abstrait, parce qu'il contient l'élément adjectif *a* (abstrait), tandis que le premier substantif (*hom'o*) est concret, parce que l'élément qualificatif abstrait (*a*) a disparu.

* * *

¹ L'expression mot-racine a l'air de contenir une contradiction dans les termes, mais c'est intentionnellement que j'emploie cette expression, car en Esperanto tous les éléments de la langue (racines, préfixes, suffixes et désinences) sont des mots qui expriment une idée définie et qui peuvent être employés comme mots simples autonomes.

² Le lecteur pourrait se demander peut-être, pourquoi *grando* ne peut pas signifier „un homme grand“, si *avaro* peut signifier „un homme avare“. Certes *grando* peut signifier „un homme grand“, mais à la condition que l'auteur de la langue artificielle mette une fois pour toutes le mot-racine *grand* dans la classe des substantifs; mais alors l'idée substantivale „homme“ une fois inoculée dans la racine *grand* ne pourra plus en sortir et l'accompagnera dans toutes ses pérégrinations; il en résulterait par exemple que l'adjectif *granda* ne signifierait plus „grand“, mais „qui est un homme grand“, et il n'y aurait plus de mot pour dire „grand“, car *granda tablo* signifierait „une table qui est un homme grand“; résultat absurde. Il n'y a que très-peu d'adjectifs (*avare*, *veuf*, etc.), qui peuvent sans inconvénient être classés comme substantifs, parce que la qualité qu'ils expriment se rapporte uniquement à des hommes et pas à des objets, ni même à des animaux.

³ En Esperanto, on dit *hom'ec'o* et non *hom'a'o*, parce que l'élément *a* est une désinence qui ne peut s'employer qu'à la fin des mots; lorsqu'elle passe à l'intérieur du mot, comme dans *hom'a'o*, on la remplace par le suffixe *ec*, qui exprime une idée „qualitative“, donc synonyme de l'idée adjectivale *a*.

La seconde règle fondamentale de dérivation, posée par M. Couturat, est la suivante:

2. Le substantif dérivé directement d'un verbe exprime toujours une action ou un état.

Ici une remarque préliminaire est nécessaire. L'Ido n'admet pas, contrairement à la coutume générale des langues naturelles, que l'on puisse dériver directement un verbe d'un substantif désignant une chose concrète. Ainsi du substantif *kron* („couronne“), on ne doit pas, selon lui, dériver directement le verbe *kron'i*, comme on le fait en français par exemple („couronner“), et cela sous le prétexte que la signification des verbes ainsi dérivés peut dans certains cas être ambiguë. Ici encore l'Ido enfreint le principe de suffisance, en voulant prévoir d'avance tous les cas qui pourraient se présenter et en forçant l'orateur à faire des distinctions qui 99 fois sur 100 sont inutiles, au lieu d'attendre que le cas douteux soit là, et d'y faire face, au moyen d'un suffixe ou d'un mot composé, seulement lorsque le principe de nécessité vous y contraint. Ainsi, par exemple, en Esperanto, si le verbe *ston'i*, tiré du substantif *ston* (pierre), a, dans un contexte donné, une signification imprécise, on introduira dans ce mot, conformément au principe de nécessité, un suffixe ou même un nouveau radical, qui en précise la portée: *ston'ig'i*, par exemple, signifiera „pétrifier“, *ston'iz'i*, „empierrer“, *ston'frap'i*, „frapper avec une pierre“, *ston'paf'i*, „lancer une pierre“, *ston'mort'ig'i*, „lapider“, etc. Mais on n'ajoutera ces suffixes que lorsqu'ils sont nécessaires à la clarté de l'expression, et il est absolument contraire à l'esprit des langues, de dire, comme le veut M. Couturat: *couronn'garn'ir* (en Ido: *kron'iz'ar*) au lieu de *couronn'er* (en Esperanto: *kron'i*); *clou'ag'ir* (en Ido: *klov'ag'ar*), au lieu de *clou'er*, etc., etc. Ces suffixes (*iz*, *ag*) sont superflus et ne peuvent se justifier ni au point de vue théorique, ni au point de vue pratique: le suffixe *ag*, en effet, n'introduit dans le mot *klov'ag'ar* aucune idée nouvelle, puisque *ag* signifie „agir“ et que l'idée d'agir est déjà suffisamment exprimée par la finale verbale *ar*; quant au suffixe *iz*, il introduit dans le mot *kron'iz'ar* une idée étrangère, car „garnir de couronnes“ est autre chose que „couronner“; enfin, au point de vue pratique, imagine-t-on que l'on consentira jamais à dire: *clou'ag'iss'ez cette planche!* au lieu de *clou'ez cette planche! déboutonnagissez* (en Ido: *des'buton'agez*) au lieu de *déboutonnez*, uniquement pour satisfaire à des règles artificielles de dérivation?

Comme nos fils et nos petit-fils ne se soumettront pas à un tel esclavage, il arrivera ceci (dans le cas où l'Ido serait choisi comme langue internationale): ou bien l'Ido ne pourra pas vivre, comme langue parlée tout au moins, ou bien ses suffixes parasites tomberont sous les coups de l'usage; mais avec eux tombera aussi le système de dérivation de M. Couturat, puisqu'il est basé tout entier sur l'emploi de ces suffixes, et... on en revient alors à l'Esperanto, qui lui n'a pas enfreint l'inflexible loi du moindre effort.

Du reste, pour faire cette expérience décisive, point n'est besoin que l'Ido soit choisi comme langue internationale officielle; il suffirait d'un grand congrès international tenu en Ido; malheureusement, depuis plus de dix ans que ce projet de langue a vu le jour, aucun grand congrès n'a encore été convoqué par ses adeptes.

La langue internationale a pour but de permettre aux hommes, non de faire de la logique, mais de se comprendre. Si la logique est nécessaire pour donner à cette langue une structure qui puisse remplacer la tradition manquante, et si cette structure doit être inébranlable pour avoir la force d'imposer silence aux préférences individuelles qui menacent son unité, il n'en est pas moins vrai que cet appareil logique doit fonctionner automatiquement, par en dessous, et sans que la masse parlante en ait conscience. Si elle en a conscience, le système est condamné.

Pour justifier sa théorie, l'Ido prétend ceci: en Esperanto, dit-il, lorsque du substantif *krono* („couronne“) on tire directement le verbe *kroni* („couronner“),

et que du verbe *kroni*, on revient au substantif *krono*, ce substantif devrait signifier „action de couronner“, „couronnement“, puisqu'il a été dérivé directement du verbe *kroni*. Ainsi, le mot *krono* aurait deux sens („couronne“ et „couronnement“), ce qui n'est pas admissible.

Ce raisonnement n'a qu'un défaut: les Espérantistes n'ont jamais prétendu que le substantif tiré directement d'un verbe désigne toujours une action. C'est M. Couturat qui a posé cette règle arbitraire; il constate que l'Esperanto ne la suit pas, et il en accuse, non sa propre règle, mais l'Esperanto. En d'autres mots lorsqu'un tailleur vous fait un habit qui ne va pas, le coupable, ce n'est pas le tailleur, c'est vous! et ce qu'il faut changer, ce n'est pas l'habit, c'est la forme de votre corps!

* Comment le mot *kron'o* pourrait-il signifier *couronnement*, puisque *couronnement* contient l'idée d'action, et que le mot *krono* ne contient aucun élément verbal, puisque soit en Esperanto, soit en Ido le radical *kron* est classé comme substantif?

Tout le quiproquo provient de ce que M. Couturat ne fait pas de différence entre un verbe primitif et un verbe non primitif. A tout verbe primitif, comme *skribi* („écrire“), ne correspond directement qu'un seul substantif: *skrib'o* („écriture“), qui désigne une action, non pas en vertu de telle ou telle règle préétablie, mais simplement, parce que le substantif *skrib'o* contient l'élément verbal *skrib*, et que tout élément verbal contient implicitement en lui-même l'idée plus générale „agir“, tout comme le mot *pomme* contient l'idée plus générale de *fruit*; ce qu'on peut exprimer en écrivant: *skrib* = *skrib(ag)*, comme on a écrit: *pom* = *pom(frukt)*. Or, si *skrib* = *skrib(ag)*, il en résulte:

$$skrib'o = skrib(ag)'o = ag'o skrib,$$

ce qui se traduit en français:

$$écri'ture = écri(ag)'ture = ag'ture écri = ag'tion écri,$$

puisque les suffixes *ture* et *tion* sont synonymes et expriment tous deux l'idée substantive, comme le mot-désinence *o* en Esperanto.

Au contraire, à tout verbe non primitif, comme *kron'i* („couronner“) correspondent deux substantifs, l'un concret *kron'o* („couronne“) et l'autre abstrait *kron'i'o* („couronn'e'ment“), comme cela a lieu aussi pour les adjectifs non-primitifs (voir plus haut). Le substantif concret *kron'o* ne peut pas contenir l'idée d'action, puisque la finale *i*, qui seule contenait cette idée, disparaît lorsqu'on passe de *kron'i* à *kron'o*, et que les deux éléments, *kron* et *o*, ne peuvent contenir que l'idée générale de „chose“, puisque ce sont tous deux des éléments substantifs. Au contraire, le substantif abstrait *kron'i'o* (en Esperanto: *kron'ad'o*, car le suffixe *ad* exprime l'idée verbale *i*) contient l'idée d'action, parce que ce substantif contient l'élément verbal *i* (ou *ad*).

M. Couturat ne fait pas de distinction entre un verbe non-primitif, comme *kron'i*, et un verbe primitif comme *skrib'i*; en d'autres termes, il suppose que la finale *i* du verbe *kron'i* déteint, pour ainsi dire, sur l'élément substantif *kron*, et transforme celui-ci en verbe. Or, il n'en est rien, tout au moins en Esperanto, et il devrait en être de même en Ido, puisque les racines de cette langue sont classées en deux catégories, les noms et les verbes, et que ce classement ne signifierait plus rien, si un nom pouvait se changer en verbe, ou réciproquement. Lorsqu'on accole deux éléments d'espèce grammaticale différente, comme l'élément substantif *kron* et l'élément verbal *i*, l'élément substantif reste substantif, et l'élément verbal reste verbal. Jamais l'un ne peut déteindre sur l'autre, car tous les mots simples, ou éléments, de l'Esperanto sont des entités invariables (de forme, de signification et de caractère) et indépendantes les unes des autres comme les différentes pièces d'une machine. D'ailleurs, il est probable qu'il en est de même dans les langues naturelles, et que dans le mot *couronn'er*, par exemple, l'idée verbale se trouve exclusivement dans la désinence *er*, tandis

que le reste du mot (*couronn*) est et reste un substantif. Mais ceci est une question qui concerne autant le linguiste ou le grammairien, que le logicien.

On voit que le mécanisme de l'Esperanto est absolument conforme à celui des langues naturelles. Au contraire, en Ido, on dit: *kron'o* pour „couronne“, *kron'iz'i* pour „couronner“ (littéralement: „couronn'is'er“) et *kron'iz'o* pour „couronnement“ (littéralement: „couronn'is'ation“). Le suffixe „is“ est évidemment superflu, mais même s'il n'était pas superflu, la règle de dérivation de M. Couturat le serait, car, si le mot *kron'iz'o*, en Ido, contient l'idée d'action, ce n'est pas du tout parce qu'en vertu de la règle préétablie, ce substantif est dérivé directement du verbe *kron'iz'i*. Le mot *kron'iz'o* contient l'idée d'action tout simplement parce qu'il contient le suffixe verbal *iz*, qui signifie „garnir de“, donc „agir“; et l'agir devient „action“, lorsqu'on ajoute au suffixe *iz* la finale substantive *o*. En effet *agir* n'est qu'une forme pleonasmatique de *ag* (puisque la finale *ir* exprime aussi l'idée verbale *ag*), et *ag'tion* n'est pas autre chose que l'idée substantive *tion* accolée à l'idée verbale *ag*.

Nous disons: „*agir* devient *action* lorsqu'on lui accole l'idée substantive“, tandis que M. Couturat dit: „le *verbe* devient *action*, lorsqu'on lui accole l'idée substantive“, ce qui est très différent, car il y a verbe et verbe. D'ailleurs, même en français, on doit faire la distinction: dans le cas d'un verbe primitif, comme *écri-re*, la règle de M. C. est juste, car *écri-re* se réduit à *écri*, et en accolant l'idée substantive *ture*, on obtient *écri-ture* (action d'écrire), mais cela uniquement parce que le point de départ *écri* exprimait déjà un „agir“. (Du reste, dans ce cas la règle est inutile, puisque l'analyse du mot *écriture* suffit pour fournir la signification de ce mot). Dans le cas d'un verbe non-primitif, comme *couronn'er*, on doit procéder avec précaution, car *couronn'er* n'est pas réductible à *couronn*, comme *écri-re* à *écri*: dans ce cas, il y a deux substantifs: l'un *couronne* ne contient plus l'idée d'action (car ce substantif est obtenu en supprimant la finale *er*, qui seule exprime un „agir“ dans le mot *couronn'er*), l'autre *couronn'e'ment* qui exprime une action, non pas à cause de telle ou telle règle, mais parce que l'idée verbale *er* a été conservée dans ce mot sous forme d'un *e* muet, ou si l'on veut, parce que en français les suffixes substantifs *ment*, *ture*, etc., indiquent toujours la présence d'un élément verbal, si peu apparent que soit devenu cet élément.

* * *

On peut conclure en disant que toute règle de dérivation, quelle qu'elle soit, est une chose vaine ou nuisible, car on ne peut échapper au dilemme suivant:

ou bien, les règles de dérivation donneront aux mots (composés ou dérivés) une signification conforme à celle qui résulte de l'analyse de leur contenu, et dans ce cas, ces règles sont inutiles;

ou bien, les règles de dérivation donneront aux mots une signification non conforme à leur contenu, et dans ce cas, ces règles doivent être rejetées.

Tout mot, composé ou dérivé (c'est la même chose), est un édifice autonome dont la signification doit être cherchée dans le mot lui-même, et nulle part ailleurs. La seule influence extérieure qui peut agir sur la signification du mot, est celle du contexte, ou, plus généralement, des circonstances dans lesquelles le mot est employé.

Il y a du reste un autre dilemme auquel l'Ido ne peut échapper: M. Couturat prétend qu'il n'existe que deux sortes de mots simples, les noms et les verbes (sans parler des prépositions, conjonctions, etc.); il réunit en une même classe les mots-substantifs et les mots-adjectifs, car, dit-il, l'adjectif ne désigne pas la qualité, mais l'individu qui possède la qualité.¹ Mais s'il en était ainsi,

¹ M. C. cite, à l'appui de cette opinion, les expressions: *un riche*, *un avare*, *un noir*, etc., mais qui ne voit que, dans ces expressions, l'idée substantive est contenue entièrement dans l'article *un* (simple abréviation pour *un homme*) et disparaît avec cet article.

si l'adjectif se confondait avec le substantif, que signifie la première règle de dérivation de l'Ido, qui parle du „substantif dérivé d'un adjectif“?

Ce serait à ne plus rien comprendre à la théorie de l'Ido, s'il n'était évident qu'en voulant fondre l'idée adjectivale dans l'idée substantivale, M. Couturat a tenté l'impossible: les concepts de „substantif“, de „verbe“ et d'„adjectif“, sont les trois concepts fondamentaux, parce que les plus généraux. Ils correspondent aux idées de „chose“, d'„action“ et de „qualité“, et on ne peut pas plus enchaîner l'un à l'autre ces trois concepts, qu'on ne peut établir, par exemple, des relations fixes entre les trois grandeurs fondamentales de la mécanique (temps, force, espace), ou entre les trois unités fondamentales C. G. S. (centimètre, gramme, seconde). Les concepts de „substantif“, de „verbe“ et d'„adjectif“ sont et resteront indépendants l'un des autres, car ce sont les trois concepts nécessaires et suffisants à notre représentation complète de toute réalité: le substantif correspond à la „chose en soi“ (le noumène), l'adjectif aux „qualités“ de cette chose (partie subjective du phénomène), et le verbe à son „action“ ou „état“ (partie objective du phénomène, qui contient toujours l'idée de temps). Cette dernière partie (par opposition à la partie qualitative), est quantitative, ou si l'on veut mécanique; c'est elle qui fait l'objet propre de la science. Réunir l'adjectif et le substantif, c'est confondre la partie subjective du phénomène avec le noumène.

D'ailleurs, M. Couturat, le voulant ou non, a condamné son propre système dans son article sur „La structure logique du langage“¹, où il dit: „Logiquement, le substantif implique l'idée de substance, l'adjectif en est en général privé; quand on parle d'un *chien*, on conçoit un certain être, mais quand on parle de *blanc*, on ne pense à aucun être blanc“. Nous n'avons jamais dit autre chose, ou plutôt nous disons: „Quand on parle de *blanc*, on pense à l'idée abstraite de *blancheur*, et quand on énonce une idée juste, on doit s'y tenir et on ne doit pas s'en servir pour édifier une théorie qui est la négation même de cette idée, en disant, comme le fait M. C. à la page précédente: „L'expression *cheval blanc* est le produit logique et symétrique de deux termes, de sorte qu'on ne peut pas dire si l'on isole parmi les chevaux ceux qui sont blancs, ou, parmi les objets blancs, ceux qui sont des chevaux“. Il n'y a qu'un point faible à ce raisonnement, c'est que M. C. n'y compare pas du tout l'idée substantivale *cheval* à l'idée adjectivale *blanc*, mais à l'idée substantivale *objet blanc*, ce qui est tout différent et constitue une faute de raisonnement, puisque le mot *objet* n'est pas contenu dans les prémisses (*cheval blanc*).

Berne, 17 mars 1919.

ANTIDO.

P. S. — Les pages qui suivent contiennent toute la grammaire, la syntaxe et la formation des mots en *Esperantido*, ainsi qu'un texte littéraire dans cette langue artificielle, qui, tout en différant très peu de l'*Esperanto*, en supprime les principaux inconvénients.

¹ *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 1, 1912, p. 9, Paris.

1. GRAMATIKO.

A. ALFABETO.

A a, B b, C c, Ĉ ĉ, D d, E e, F f, G g, Ĝ ĝ, H h, I i, J j, K k, L l, M m, N n, O o, P p, Q q, R r, S s, Ŝ ŝ, T t, U u, V v, W w, X x, Y y, Z z.

La literon *c, ĉ, ĝ, x*, estas nuran kurtigajon: $c = ts$, $ĉ = tŝ$, $ĝ = dj$, $x = ks$ (or gz).

La litero *x* estas elparolata *ks* or *gz*, konforme al principo de myena peno.

La vokalon *a, e, i, o, u* havas la sono itala, hispana, or germana.

La litero *h* estas elspirata.

Litero <i>g</i>	havas la sono	<i>g</i>	germana (<i>ganz</i>)
" <i>j</i>	" " "	<i>j</i>	franca (<i>jour</i>)
" <i>q</i> ¹	" " "	<i>ch</i>	germana (<i>ach!</i>)
" <i>s</i>	" " "	<i>ss</i>	forta
" <i>ŝ</i>	" " "	<i>sh</i>	angla (<i>ship</i>)
" <i>v</i>	" " "	<i>v</i>	franca (<i>vase</i>)
" <i>w</i>	" " "	<i>w</i>	angla (<i>how</i>)
" <i>y</i>	" " "	<i>y</i>	angla (<i>yes</i>)
" <i>z</i>	" " "	<i>z</i>	franca (<i>zone</i>)

NOMON DE LA LITERON. — La alfabeto estas legata yene: *a, bo, co, ĉo, do, e, fo, ktp*.

RIMARKO. — La presiston, kiun ne posedas la literoj *ĉ, ĝ, ŝ*, kay la personon, kiun ne ŝatas la uzo de supersignon, raytas vicerigi *ĉ* per *ch*, *ŝ* per *sh*, kay *ĝ* per *dj*.

B. REGULON.

1. **Artikolo** nedifinita ne estas; estas nur artikolo difinita (*la*), egala por omnin sexon kay nombron; [anke estas difinita artikolo substantivigita (*lo*), kiu esprimas la ĝenerala substantiva ideo (abstrakta) en difinita senco; ex.: *lo homa, lo kantil*].

2. La **substantivo** havas la finajo *o*. Por la formado de la plurajo oni aldonas la finajo *n*. Kazon estas esprimatan per helpo de prepozicion (la akuzativo per *e*, la genitivo per *de*, la dativo per *al*, la ablativo per *per* or alian prepozicion law la senco).

3. La **agektivito** havas la finajo *a*. Kazon kay nombron kie ĉe substantivo. La komparativo estas farata per la vorton *pli, min*; la superlativo per *pley, myen*; ĉe la komparativo oni uzas la konjunkcio *ol*, ĉe la superlativo — la prepozicio *el*.

¹ La personon, kiun ne povas elparoli la sono *q*, povas vicerigi ti sono per tiu de la litero *k*, sed la skribo *q* estas konservenda.

4. La **nombro**n fundamentan (nevarieblan) estas: *nul, un, du, tri, kvar, kvin, ses, sep, ok, naŭ, dek, cent, mil, milion, miliard*. La dekon, centon, milion, ktp., estas formatan per simpla kunigo de la ciferon, konforme al la ordo de la araba ciferado. Por la signado de nombro ordan oni aldonas la finaĵo *a*; por la multoblan — la sufikso *obl*, por la frakcian — *on*, por la kolektan — *op*, por la disdividan — la vorto *po*. Krom tio povas esti uzatan nombrojn substantivan kaj adverbajn.

5. **Pronomo**n personan: *mi, vi, li, ŝi, ĝi* (pri objekto or besto), *oni, si* (reflexa); *nu, vu,¹ lu,² su* (interreflexa)³. La pronomon posedan estas formatan per aldono de la finaĵo *a*. La deklinacio estas kie ĉe substantivon.

6. La **verbo** ne estas ĉanĝata law personon nek nombrojn. Formon de la verbo: la tempo estanta akceptas la finaĵo *-as*; la tempo estinta *-is*; la tempo estonta *-os*; la modo kondiĉa *-us*; la modo ordona *-u*; la modo sendifina *-i*. — Participojn: aktiva estanta *-ant*; aktiva estinta *-int*; aktiva estonta *-ont*; pasiva estanta *-at*; pasiva estinta *-it*; pasiva estonta *-ot*. Omnia formon de la pasivo estas formatan per helpo de kunrespondanta formo de la verbo *esti* kaj participo pasiva de la bezonata verbo; la prepozicio ĉe la pasivo estas *da*.

7. La **adverbo** havas la finaĵo *e*; gradon de komparo kie ĉe la aĝektivo.

8. Omnia vorto estas legata, kie ĝi estas skribita. La akcento omniam estas sur la pralasta silabo.

9. Por montri movo en ni direkto, oni uzas la prepozicio *al*, memstare or prefixe.

10. Omnia prepozicio havas difinita kaj konstanta signifo; sed se nu devas uzi nia prepozicio kaj la rekta senco ne montras al nu, e kia prepozicio nu devas preni, tiam nu uzas la prepozicio *ye*, kiu e memstara signifo ne havas. Vicer prepozicio *ye* oni povas anke uzi la formo akuzativa.

11. La tie nomatan **vorton fremdan**, t. e. tiun, ekiun la plimulto de la lingvon prenis el un fonto, estas uzatan en la lingvo internacia sen ĉanĝo, ricevante nur la ortografio de ti ĉi lingvo; sed ĉe diversan vorton de un radikoj estas pli bona uzi senĉanĝe nur la vorto fundamenta kaj e la ceteran formoj el tiu ĉi lasta konforme al la regulon de la lingvo internacia.

12. La vokalo de la artikolo *la* povas esti forlasata kaj vicerigata per apostrofo. (En poetio, la fina vokalo de substantivo, pronomo, aĝektivo or verbo povas esti apostrofata, kiam ĝi estas pleonasma, or ne necesa por la kompreno).

¹ La formo *vi* estas uzenda por un persono kaj la formo *vu* por pluran personon.

² Kiam estas necesa diferencigi la sexon, oni povas uzi la formon: *lilu, ŝilu, ĝilu*. Exemple: *ne lilu venis, sed ŝilu*; sed kutime oni uzu nur la formo *lu* por omnin sexon.

³ Ex.: *La homon amas si* signifas, ke omnia homo amas si mem, dum ke *la homon amas su* signifas, ke amas un e la alia.

C. TABELO DE LA KORELATAN VORTON.

		x =	1	2	3	4	5
X	=	Kiam oni uzas la tabelvorto <i>x X</i> , temas pri un <i>x X</i>	montrata	petata or pri-parolita	difinata	nuligata	tutigata
		A	(Korelatan vorton aĝektivan)	<i>TI</i>	<i>KI</i>	<i>NI</i>	<i>NENI</i>
B	individuo (Pronomo)	<i>tiu</i>	<i>kiu</i>	<i>niu</i>	<i>neniu</i>	<i>omniu</i>	
C	ajo (Substantivo, o)	<i>tio</i>	<i>kio</i>	<i>nio</i>	<i>nenio</i>	<i>omnio</i>	
C	eco (Aĝektivo, a)	<i>tia</i>	<i>kia</i>	<i>nia</i>	<i>nenia</i>	<i>omnia</i>	
D	maniero (Adverbo, e)	<i>tie</i>	<i>kie</i>	<i>nie</i>	<i>nenie</i>	<i>omnie</i>	
E	loko (Eyo, ey)	<i>tiey</i>	<i>kiey</i>	<i>niey</i>	<i>neniey</i>	<i>omniey</i>	
F	tempo	<i>tiam</i>	<i>kiam</i>	<i>niam</i>	<i>neniam</i>	<i>omni am</i>	
G	kvanto	<i>tiom</i>	<i>kiom</i>	<i>niom</i>	<i>neniom</i>	<i>omniom</i>	
H	motivo	<i>tial</i>	<i>kial</i>	<i>nial</i>	<i>nenial</i>	<i>omnial</i>	
I	posedo (Genitivo)	<i>ties</i>	<i>kies</i>	<i>nies</i>	<i>nenies</i>	<i>omnies</i>	

KLARIGO PRI LA 'CI SUPRA TABELO. — Kiam oni uzas la tabelvorto „*xX*“ ($x = 1, 2, 3, 4, 5$, kaj $X = A, B, C$, ktp.), temas pri un „*xX*“. Exemple, se oni elektas $x = 3$ kaj $X = E$, oni ricevas la yena klarigo: *kiam oni uzas la tabelvorto „niey“, temas pri un „difinata loko“*. Alia exemplo ($x = 1, X = B$): *kiam oni uzas la tabelvorto „tiu“, temas pri un „montrata individuo“*. Ktp.

RIMARKO. — En la una kvadratspaco de la linio A estas streko vicer vorto. La motivo estas, ke la tabelvorton *ti, ki, ni, neni, omni*, estas uzendan nur kun substantivo, or pronomo (exemple: *homo*); oni do metu ti substantivo vicer la pridirita streko, kaj oni ricevas, exemple, por $x = 3$ kaj $X = A$: *kiam oni uzas la vorton „ni homo“, temas pri un „difinata homo“*. Ktp.

2. VORTSTRUKTURO.

1. **Simpla vorto** estas vorto unelementa (ex.: *exter*). Ekzistas kvar specon de vorton simplan: la vorton radikan, or radikon (ex.: *hom*); la vorton prefixan, or prefixon, kutime uzatan pra radikon (ex.: *re* en „re'veni“); la vorton sufikan, or sufixon, kutime uzatan pos radikon (ex.: *ul* en „bon'ul'o“); la vorton finajan, or finajon, kutime uzatan ĉe fino de vorton (ex.: *i* en „super'i“). Omnin vorton simplan, eĉ finajon, estas rigardatan kie memstaran vorton.

Vorto simpla estas elemento memstara kay nevariebla law formo kay signifo. E la signifo de vorto simpla oni trovas en la Fundamenta Vortaro.

En la F. V. troviĝas kvar kategorion de vorton: la vorton substantivan, kiun entenas en si mem la substantiva ideo de „o“, „ajo“, „objekto“, konkreta or abstrakta (ex.: *hom, tabl, sienc, estr, ing*); la vorton aĝektivan, kiun entenas en si mem la aĝektiva ideo „a“, „eca“, „kvalita“ (ex.: *grand, bel, ind*); la vorton verban, kiun entenas en si mem la verba ideo „i“, „agi“ or „stati“ (ex.: *skrib, frap, dorm*); la vorton senkarakteran (adverbon, prepozicion, konjunkcion, ktp.), kiun entenas en si mem neni ideo vere ĝenerala.

RIMARKO. Kiam oni ne savas, kia ĝenerala ideo estas entenata en la proponita vorto, oni rigardas en la F. V., ĉu ti vorto estas tradukita nacilingve per substantivo, aĝektivo or verbo.

RIMARKO. — Substantivon, aĝektivon, verbon kay adverbon neniam estas uzatan senfinaje, eĉ kiam la finajo estas pleonasma. Exemple, oni ne diru: *grand hom venis hier*, sed: *granda homo venis hier*, kio estas pli praktika, pli klara; kay eĉ necesa pro la plurajo (*grandan homon*), kay por konservi la loko de la akcentado.

2. **Kunmetita vorto** estas vorto kreita per kunigo de vorton simplan, Oni kunigas omnin vorton simplan, kiun estas necesan por klare elvoki la ideo esprimota (en difinitan cirkonstancon) per ti vorto (principo de neceso).

En la vorto konstruata oni devas eviti neutilan pleonasmon kay omnin vortelementon, kiun povus elvoki ideo ne entenata en la ideo esprimota (principo de sufiĉo).

Sekve, e sufiko oni uzu nur, se ĝi alportas en la vorto ideo nova, ne ankore (or ne sufiĉe) esprimita per la cetera parto de la vorto.

Exemple, en la vorto *kron'ad'o*, sufiko *ad* estas necesa, kar ĝi alportas en la vorto la ideo de „agi“, „fari ago“, kiu estas entenata nek en elemento *kron*, nek en elemento *o* (tial, ke ambay tin elementon estas substantivan). Kontere, oni diru *skrib'o*, kay ne *skrib'ad'o*, kar la verba ideo „ad“ yam estas entenata en la verba elemento *skrib*. Simile, oni diru *grand'ul'o*, sed ne *hom'ul'o*; oni diru *grand'aj'o*, sed ne *pom'aj'o*;¹ oni diru *hom'ec'o*, sed ne *grand'ec'o*; oni diru *virino*, sed ne *nimfino*; ktp., kay oni konstatos, ke irge ni vorto, konstruita law la du principon de neceso kay de sufiĉo, havas signifo konforma al sia propra enhavo.

¹ Komprenibile, *pom'aj'o* = „ajo pom“ = *pomo* nur se sufiko *aj* rilatas al *pom*. Sed, se oni parolas pri „kuko farita el pomon“, tiam oni povas diri: *pomaĵo*, kar tiam sufiko *aj* rilatas, ne al *pom*, sed al la *kuko*.

3. **Gramatikan finajon kay sufikon.** La gramatikan finajon *o, a, i*, estas sinoniman ye la sufikon *aj, ec, ad*, kar:

o = aj = „objekto“ (konkreta or abstrakta)
a = ec = „kvalita“ or „rilata“
i = ad = „agi“ or „stati“.

Sekve, el omni neprimitiva verbo, kie *kron'i* oni povas eltiri du substantivon: un konkreta (*krono*), kay un abstrakta (*kron'lo* = *kron'ad'o*, pro la sinonimeco *i = ad*).

Simile, el omni neprimitiva adjektivo, kie *hom'a* or *nutr'ant'a*, oni povas eltiri du substantivon: un konkreta (*hom'o, nutr'ant'o*), kay un abstrakta (*hom'a'o* = *hom'ec'o*, kay *nutrant'a'o* = *nutrant'ec'o*, pro la sinonimeco *a = ec*).

RIMARKO. — La partician sufikon *ant, at*, estas inversan ye la sufikon *ig, iĝ*. Efektive, de verbo *nutr'i* oni eltiras la tri aĝektivon *nutr'a, nutr'ant'a, nutr'at'a*, kay reciproke de aĝektivo *agrabl'a* oni eltiras la tri verbon: *agrabl'i, agrabl'ig'i, agrabl'iĝ'i*.

4. **Afixon.** PREFIXON: *bo, dis, ek, ge, mal, mis, re*.

SUFIXON: 1. substantivan: *aj, ul* (ĝeneralan); *an, ar, er, eri, estr, ey, i, id, il, in, ing, ism, ist, uy, yer* (specialan).

2. aĝektivan: *ec* (ĝenerala); *atr, ebl, em, end, ind* (specialan).

3. verban: *ad* (ĝenerala); *ig, iĝ* (specialan).

4. senkarakteran: *ac, eg, et, um*.

EXEMPLON DE VORTFAMILION:

el Aĝektivo (ec)	el Substantivo (aj, ul)	el Verbo (ad)
<i>agrabl(a)</i>	<i>bros(o)</i> = ajo, ilo broso	<i>profet(o)</i> = ulo
<i>agrabl'e</i> = <i>agrabl'manier'e</i>	<i>bros'a</i> = broso kvalita, or rilata al broso	„profet“
<i>agrabl'o</i> = eco „agrabl“	<i>bros'i</i> = aĝi per broso	<i>profet'a</i> = profet' kvalita, or ki rilatas al profeto
<i>lo agrabla</i> = abstraktajo „agrabl“	<i>bros'ad'o</i> = ago „brosi“	<i>profet'e</i> = profet'maniere
<i>agrabl'i</i> = esti agrabl(a)	<i>bros'e</i> = broso'maniere	<i>profet'i</i> = fari la karakteriza ago de profeto
<i>lo agrabli</i> = lo esti agrabla	<i>bros'ist'o</i> ¹ = profesia broso	<i>profet'ad'o</i> = ago „profeti“
<i>agrabl'ig'i</i> = igi agrabl(a)	<i>bros'er'lo</i> = magazeno de broso	<i>profet'lo</i> = domeno de l'profeto
<i>agrabl'ig'i</i> = igi agrabl(a)	<i>bros'ey'o</i> = loko, kie oni metas broson	<i>profet'aj'o</i> = ajo pradirita da profeto
<i>agrabl'ul'o</i> = ulo agrabl(a)	<i>bros'ey'o</i> = loko, kie oni brosas	<i>profet'ec'o</i> = eco de profeto
		<i>fotograf(i)</i> = aĝi per fotografilo
		<i>fotograf'a</i> = ki rilatas al lo fotografi
		<i>fotograf'o</i> = ago „fotografi“
		<i>fotograf'e</i> = per fotografi, fotograf(ante)
		<i>fotograf'lo</i> = domeno de lo fotografi
		<i>fotograf'ist'o</i> = profesia fotografanto
		<i>fotograf'aj'o</i> = ajo (bildo) karakterizata per la ideo „fotograf“
		<i>fotograf'il'o</i> = ilo por fotografi
		<i>fotograf'ey'o</i> = eyo, kiey oni fotografas
		<i>fotograf'er'lo</i> = magazeno, kiey oni

RIMARKO. — Uzata kun aĝektiva vorto, la verba finajo *i* signifas, ne „fari ago“, sed „esti en stato“. Ex.: *agrabli* = „esti agrabla“. La substantivo *agrablo* (eco „agrabla“) estas do anke substantivo de la verbo *agrabli*, kar la eco „agrabla“, or lo *agrabla* estas la samajo, kie lo esti *agrabla*, or lo *agrabli*.

¹ Kiam sufiko *ist* estas uzata kun nomo de ilo or instrumento, ti sufiko signas la persono, kiu uzas la instrumento. Ex.: *violon'ist'o* = persono, kiu ludas violono (la persono, kiu vendas violonon esta *violon'er'ist'o* or *violon'vend'ist'o*).

3. FRAZKONSTRUO.

A. SINTAXO.

Vortordo. — Frazo ne estas sen verbo (esprimita or supozita). Kompletita frazo konsistas el subjekto, verbo kaj komplementon (rektan kaj peran). La ordo de la vorton en la frazo estas tute libera, se nur la signifo de la frazo restas klara. La pley bona vortordo estas tiu, kiu estas samtempe la pley klara, la pley logika kaj la pley agrabla law la stila vidpunkto.

Kiam la vorton esu sekvas en la natura ordo (subjekto, verbo, komplemento), la prepozicio akuzativa estas forlasata, konforme al principo de sufiĉo (ex.: *li amas ŝi*). En omnin alian kazon la uzo de la prepozicio *e* estas deviga (*li eŝi amas; eŝi li amas; eŝi amas li; amas li eŝi; amas eŝi li*).

Se la verbo estas newtra, la komplemento mankas; oni havas do nur du vortordon: *la pluvo falas* or *falas la pluvo*, ambay egale uzeblan.

RIMARKO. — Kiam la modo ordona estas uzata memstare, tio signifas, ke la pronomo *vi* (or *vu*) estas supozata kom subjekto. Ex.: *sekvu la armeo* signifas: (*vi* or *vu*) *sekvu la armeo*; do „armeo“ estas komplemento, alivorte: *sekvu la armeo* = *e la armeo sekvu*. Se oni deziras, ke „armeo“ estu subjekto, oni devas diri: *la armeo sekvu*, or: *e sekvu la armeo*, kar la prepozicio *e*, uzata memstare, viceras la mankanta or nedifinita komplemento kaj montras, ke *armeo* estas subjekto. Cetere ti ĉi lasta formo estas tre malofte bezona.

B. PREPOZICION.

Prepozicion estas uzeblan kun substantivo or kun verbo. Ex.: *pra mango* (or: *pra mangi*); *dum mango* (or: *dum mangi*); *sen mango* (or: *sen mangi*). La prefixo *mal* estas ne uzenda kun prepozicion.

1. DIVERSSPECAN PREPOZICION: *da, de* (genitiva), *e, krom, kun, malgrej, per, por, pri, pro, sen, ye*.

2. PREPOZICION PROPRASENCE TEMPAN: *pra, dum, pos*.

3. PREPOZICION PROPRASENCE LOKAN¹:

anter, poster (= mal-anter)

super, under (= mal-super)

dexter, sinister (= mal-dexter)

inter, exter (= mal-inter)

konter, cirker, preter, prexer, vicer;

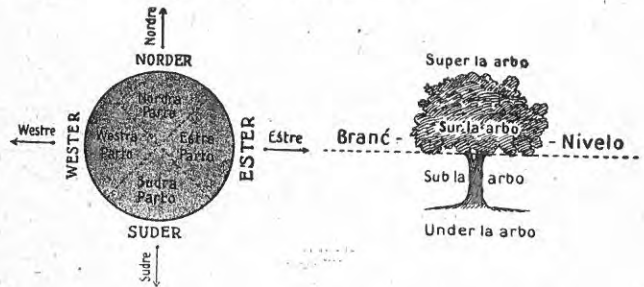
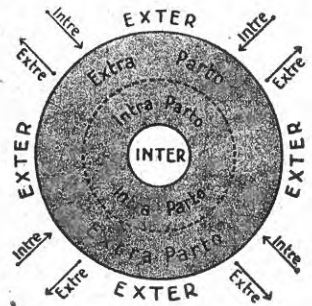
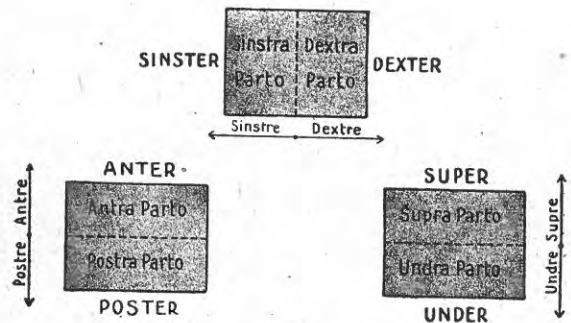
al, ciz (= mal-trans), *ĉe, de* (= mal-al), *dep* (= mal-ĝis), *el, en, ĝis, sur, sub* (= mal-sur), *tra, trans*.

¹ Prepozicion proprasence lokan estas uzeblan anke por tempo, kaj reciproke. Ex.: *en un tago, dum tri kilometron*.

4. PREPOZICI-ADVERBON DIREKTAN:

<i>antre</i>	(signifas en direkto al: anter)
<i>postre</i>	(" " " " : poster)
<i>supre</i>	(" " " " : super)
<i>undre</i>	(" " " " : under)
<i>dextre</i>	(" " " " : dexter)
<i>sinstre</i>	(" " " " : sinister)
<i>intre</i>	(" " " " : inter)
<i>extre</i>	(" " " " : exter)
<i>kontré</i>	(" " " " : konter)

Al la praan prepozicion lokan oni devas aldoni la yenan: *norder, suder, eŝter, wester*, kaj la kunrespondan adverbos direktan: *nordre, sudre, eŝtre, westre*.



4. LITERATURA ARTIKOLO.

La novan veston de la reĝo.¹

(El Andersen.)

Pra multan yaron vivis ni reĝo, kiu tiom amis belan novan veston, ke li elspezis sia tuta mono, por nur esti omniam bele ornamita. Li ne zorgis pri sian soldaton, nek pri teatro kay ĉaso, escepte nur se lu donis al li okazo montri sian novan veston. Por omni horo de la tago li havis aparta surtuto, kaj kie pri alia reĝo oni ordinare diras: „li estas en la konsilejo,“ oni pri tiu ĉi omnitempe diris „la reĝo estas en la vesteyo.“

En la granda urbo, en kiu li loĝis, estis tre gay; omnitage venis tiey multan fremdulon. Ĉe ni tago venis anke du trompiston, kiun diris, ke lu estas texiston kay texas la pley bela stofa, ekiu oni nur povas al si prezenti; ke ne sole la koloron kay desegno de ti ĉi stofa estas exterordinare belan, sed la veston, ekiun oni preparas el ti ĉi stofa, havas la mirinda eco, ke al omni tiu, kiu ne tawgas por sia ofico or estas tro malsaĝa, lu restas nevideblan.

„Tio ĉi estas ya bonegan veston!“ pensis la reĝo; „havante tia surtuto, mi ya povus saviĝi, kiu en mia regnó ne tawgas por la ofico, ekiu li havas; mi povus diferencigi la saĝan de kun la malsaĝan! Yes, la stofa devas tuy esti texita por mi! Kay li donis al la ambay trompiston granda sumo de mono prae, por ke lu komencu sua laboro.

Lu starigis du texilon, faris mienon kvaze lu laboras sed havis nenio sur la texilon. Tamen en la postulon lu estis tre fervoran kay postulis la pley delikata silko kay la pley bona goldo. E omni tio lu metis en sian propran poŝon kay laboris super la vakan texilon, kay eĉ ĝis profunda nokto.

„Mi volus savi, ekiom de la stofa lu yam pretigis!“ ekpensis la reĝo, sed kaptis eli kelka timo ĉe la penso, ke tiu, kiu estas malsaĝa or ne bone tawgas por sia ofico, ne povas vidi la stofa. Li estis malgreye konvinkita, ke li pro si ne devas timi, tamen li preferis prae sendi alia persono, por vidi, kie la afero staras. Omnin homon en la tuta urbo savis, e kia mirinda forto la stofa havas, kay omniu kun senpacienco yam volis vidi, kie malsaĝa lia naybarulo estas.

„Mi sendos al la texiston mia malyuna honesta ministro!“ pensis la reĝo, „li la pley bone vidos, kie la stofa aspektas, kar li estas homo saĝa, kay neniu pli bone tawgas por sia ofico, ol li!“

Tie la malyuna bonkora ministro iris en la salono, en kiu la ambay trompiston sidis anter la vakan texilon kay laboris. „Dio, helpu al mi!“ ekpensis la malyuna ministro, larĝe apertante la okulon, mi povas vidi nenio!“ Sed e tio ĉi li ne eldiris.

La ambay trompiston petis li alveni pli proxime kay demandis, ĉu ĝi ne estas bela desegno kay belegan koloron. Ĉe tio ĉi lu montris la vaka texilo, kay la malfeliĉa ministro uzis omnin forton por aperti bone la okulon, sed li povis vidi nenio, kar nenio estis.

¹ Transskribita el la Fund. Krestomatío de Zamenhof.

„Mia Dio!“ li pensis, „ĉu mi estas malsaĝa? e tio ĉi mi neniam supozis kay pri ĝi neniu devas saviĝi! Ĉu mi ne tawgas por mia ofico! Ne, nenie mi povas rakonti, ke mi ne vidas la texajo!“

„Na, vi ya diras nenio!“ rimarkis un el la texiston.

„Ho, ĝi estas bonega, tre ĉarma!“ diris la malyuna ministro kay rigardis tra sian okulvitron. „Ti ĉi desegno kay tin ĉi koloron! Yes, mi raportos al la reĝo, ke ĝi tre al mi plaĉas.“

„Tre agrablas al nu!“ diris la ambay texiston kay nomis la koloron kay komprenigis la neordinara desegno. La malyuna ministro atente awskultis, por povi diri tio sama, kiam li revenos al la reĝo; kay tie li anke faris.

Nun la trompiston postulis pli de mono, pli de silko kay goldo, ekio lu omniam ankore bezonis por la texajo. Lu metis omnio en sia propra poŝo; en la texilon ne venis eĉ un fadeno, sed lu, kie prae, durigis labori super la vakan texilon.

La reĝo balde denove sendis alia bonkora oficisto, por revidi, kie iras la texo, kay ĉu la stofa balde estos preta. Estis kun li tie same, kie kun la ministro: li rigardis kay rerigardis, sed kar, krom la vaka texilo, nenio estis, tial li anke povis vidi nenio.

„Ne vera, ĝi estas bela peco de stofa?“ diris la trompiston kay montris kay klarigis la bela desegno, kiu tute ne existis.

„Malsaĝa mi ya ne estas!“ pensis la sioro, „tial sekve mi ne tawgas por mia bona ofico. Tio ĉi estas stranga, sed almyene oni ne devas eĝi lasi rimarki!“ Tial li lawdis la stofa, ekiu li ne vidis, kay certigis lu pri sia goyo pro la belan koloron kay la bonega desegno. „Yes, ĝi estas rava!“ li diris al la reĝo.

Omnin homon en la urbo parolis nur pri la belega stofa.

Nun la reĝo mem volis vidi ĝi, dum kiam ĝi estas ankore sur la texilon. Kun tuta amaso de elektitan homon, inter kiun troviĝis anke la ambay malyunan honestan oficiston, kiun estis tiey prae, li iris al la ruzan trompiston, kiun nun taxis per omnin forton, sed sen fadenon.

„Na, ĉu tio ĉi ne estas efektive belega?“ diris ambay honestan oficiston. „Via Reĝa Mosto nur admiru, kia desegno, kian koloron!“ kay ĉe tio ĉi lu montris la vaka texilo, kar lu pensis, ke la alian kredeble vidas la stofa.

„Kio tio ĉi estas?“ pensis la reĝo, „mi ya vidas nenio! Tio ĉi estas ya terura! Ĉu mi estas malsaĝa? ĉu mi ne tawgas kie reĝo? tio ĉi estus la pley terura, kio povus al mi okazi.“ „Ho, ĝi estas tre bela,“ diris tiam la reĝo lawte, „ĝi havas mia pley alta aprobo!“ Kay li balancis kontente la kapo kay observis la vaka texilo; li ne volis konfesi, ke li vidas nenio. La tuta sekvantaro, ekiu li havis kun si, rigardis kay rerigardis sed enenio pli rimarkis, ol la alian; tamen lu senĉese ripetis pos la reĝo: „ho, ĝi ya estas tre bela!“ Kay lu konsilis al li porti tin ĉi belegan veston el ti ĉi belega materialo unafeye ĉe la solena parado, kiu estis atendata. „Rava, belega, mirinda!“ ripetis lu omnin un pos la alia, kay omniu estis tre goya. La reĝo donacis al la ambay trompiston kavalira kruco kay la titolo de sikretan texiston de la kortego.

„E la tuta nokto pra la tago de la parado la trompiston pasigis maldorme, kay lu elbruligis pli ol dek ses kandelon. Irge niu povis vidi,

kie okupitan lu estis ye la pretigo de la novan veston de la reĝo. Lu faris mieno, kvaze lu prenas la stofon el la texilon, trancis per grandan tondilon en la aero, kudris per kudrilon sen fadeno kay fine diris: „nun la veston estas pretan!“

La reĝo mem venis al lu kun sian pley eminentan korteganon, kay ambay trompiston levis un mano alsupre, kvaze lu tenus nio, kay diris: „Vidu, yen estas la pantalono! yen estas la surtuto! yen la mantelo!“ kay tie plu. „Ĝi estas tie ligo, kie araneajo! oni povus pensi, ke oni sur la korpo portas nenio, sed tio ĉi estas ya la pley grava eco!“

„Yes!“ diris omnin korteganon sed povis vidi nenio, kar nenio estis.

„Via Reĝa Mosto nun volu pley afable demeti Vian pley altan veston,“ diris la trompiston, „kay nu al Via Reĝa Mosto ĉi tiey anter la spegulo vestos la novan.“

La reĝo demetis sian veston, kay la trompiston faris, kvaze lu vestas al li omni peco de la novan veston, kiun kvaze estis pretigitan; kay lu prenis li per la koxo kay faris kvaze lu enio alligas — tio ĉi devis esti la trenajo de la vesto — kay la reĝo esi turnis kay returnis anter la spegulo.

„Kie belege lu aspektas, kie bonege lu sidas!“ omnium kriis. „Kia desegno, kian koloron! ĝi estas vesto de granda indo!“

Sur la strato oni staras kun la baldakeno, ekiu oni portos super Via Reĝa Mosto en la parada iro!“ raportis la ceremoniestro.

„Na, mi estas en ordo!“ diris la reĝo. „Cu ĝi ne bone sidas?“ kay ankore unfoye li turnis si anter la spegulo, kar li volis montri, ke li kvaze bone observas sia ornamajo.

La ĉambelanon, kiun devis porti la trenajo de la vesto, eliris sian manon al la planko, kvaze lu levas la trenajo. Lu iris kay tenis la manon eltirite en la aero; lu ne devis lasi rimarki, ke lu vidas nenio. Tie la reĝo iris en parada marĉo sub la belega baldakeno, kay omnin homon sur la straton kay en la fenestron kriis: „Ho, ĉielo, kie senkomparan estas la novan veston de la reĝo! E kia belega trenajo li havas al la surtuto! kie bonege omnio sidas!“ Neniu volis lasi rimarki, ke li vidas nenio, kar alie li ya ne tawgus por sia ofico or estus terure malsaga. Nenia el la veston de la reĝo ĝis nun havis tia sukceso.

„Sed li ya estas tute ne vestita!“ subite ekkriis ni malgranda infano. — „Ho, ĉielo, awdu la voĉo de la senkulpo!“ diris la patro; kay un al la alia murmuretis, ekio la infano diris.

Li estas tute ne vestita; tiey staras mikra infano, kiu diras, ke li tute ne estas vestita! „Li ya tute ne estas vestita!“ fine kriis la tuta popolo. Tio ĉi pikis la reĝo, kar yam al li mem ŝaynis, ke la popolo estas prava; sed li pensis: nun nenio helpas, oni devas nur kuraĝe resti ĉe sia opinio! Li prenis tenigo ankore pli fiera, kay la ĉambelanon iris kay portis la trenajo, kiu tute ne existis.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- La construction logique des mots en Esperanto*, Genève, 1910.
Théorie géométrique du mouvement des corps, librairie Kündig,
Genève, 1903, 1906 et 1910.
La géométrie des feuillets, Genève, 1909.

TRADUCTIONS EN ESPERANTO :

- Le Devoir*, Ernest Naville, Genève, 1910.
Allée, C. F. Ramuz, Genève, 1911.
Adèle Kamm, P. Seippel, Berne, 1915.
Ascension au Mont-Blanc, en 1787, par H. B. de Saussure, Berne, 1918.